

L'Art de dompter les
chevaux, par J. S.
Rarey,... Traduit et
précédé d'une
introduction par F. de
Guaita

Rarey, J. S.. L'Art de dompter les chevaux, par J. S. Rarey,... Traduit et précédé d'une introduction par F. de Guaita. 1858.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

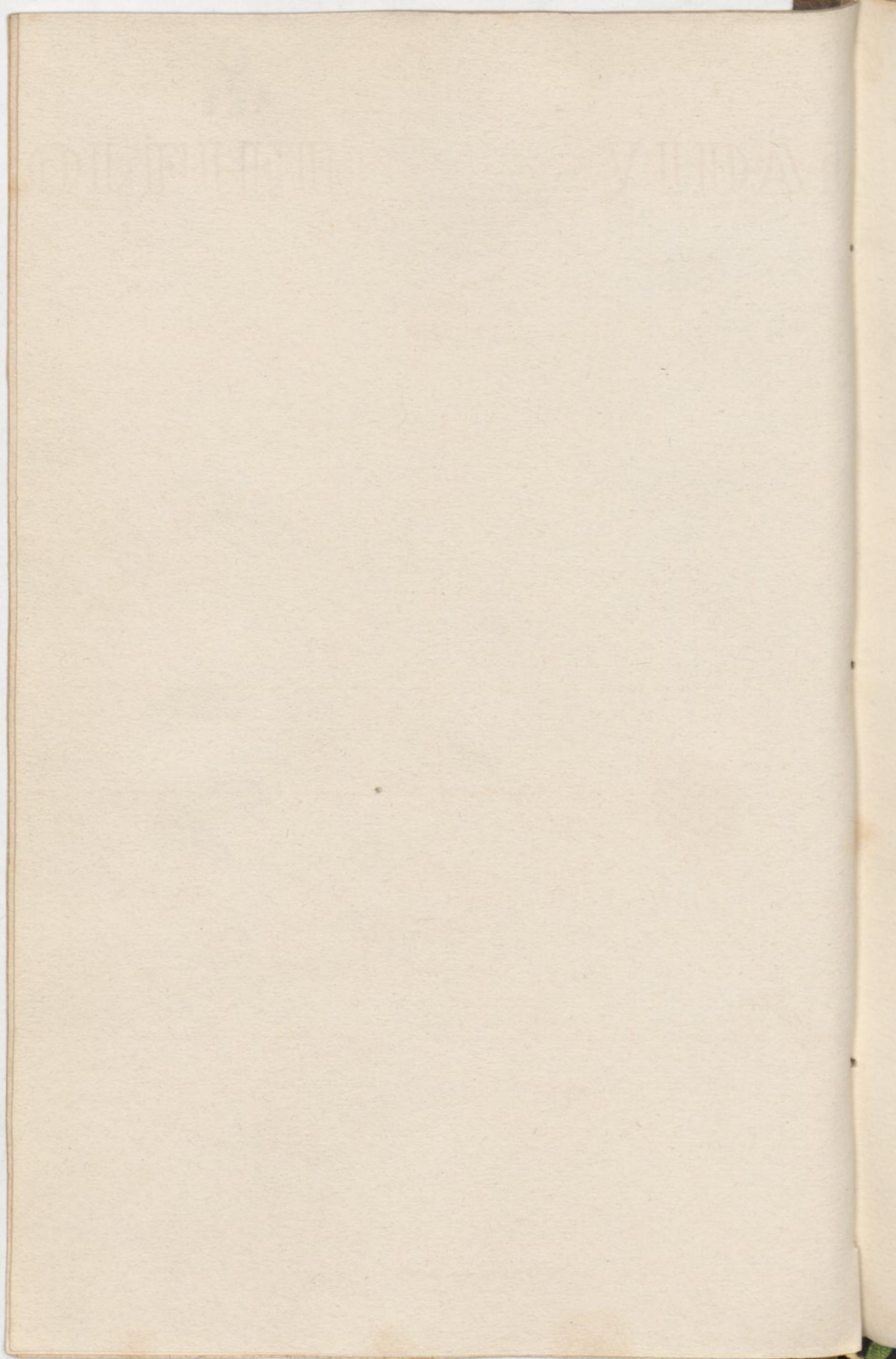






REVUE DE LA LITTÉRATURE

C
151
F



L'ART

DE

DOMPTER LES CHEVAUX

Ed. Dubouche 1841

L'ART

DE

DOMPTER LES CHEVAUX

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^e
rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

L'ART DE DOMPTER
LES CHEVAUX

PAR

J.-S. RAREY,

LE DOMPTEUR.

Traduit et précédé d'une introduction

PAR F. DE GUAITA.



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

—
1858

PRÉFACE.

Il y a six ou sept mois, si nous avons bonne mémoire, le bruit se répandit qu'il venait d'arriver en Europe un Américain doué d'une puissance singulière. Il possédait l'art, disait-on, de dompter complètement en une heure le cheval le plus rétif ou le plus ombrageux ; au bout de ce temps, qu'il passait enfermé avec l'animal, il reparaissait monté sur son dos, battant du tambour, agitant des drapeaux devant les yeux de sa monture, et lui faisant faire tout ce qu'on ne demande ordinairement qu'à

des chevaux parfaitement dressés et exempts de tout défaut. Il faisait un secret de sa méthode, mais moyennant une somme une fois payée de deux cent cinquante francs, il se chargeait de l'enseigner aux amateurs de chevaux, qui devaient promettre de garder le précieux secret, et s'engager, au cas où ils ne tiendraient pas parole, à payer à l'habile dompteur une amende de douze mille cinq cents francs. La spéculation était excellente, car elle s'adressait à la fois aux véritables hommes de cheval, qui ne pouvaient laisser passer inaperçue une pareille occasion d'augmenter leurs moyens d'action, et à ces innocents sportsmen qu'un journal illustré représentait il y a quelque temps se promenant le soir des courses sur le boulevard, leur carte de pesage au chapeau. Les uns se feraient initier dans un

intérêt réel et sérieux, les autres, plus nombreux peut-être, parce que ce serait un moyen excellent d'attirer sur eux l'attention, et une occasion d'arborer des airs mystérieux et importants toutes les fois que la fameuse méthode serait mise sur le tapis.

Ce n'était pas cette fois, comme il arrive trop souvent, une jonglerie destinée à faire quelques dupes, et à se terminer par un immense éclat de rire aux dépens des victimes de cette magnifique crédulité qui distingue le badaud parisien. C'était bien une découverte réelle, dont la valeur se prouvait tous les jours par d'éclatants succès, et dont les initiés sérieux proclamaient à la fois l'efficacité et la parfaite innocuité. Aussi les listes de souscription se couvrirent-elles rapidement, et M. Rarey commençait-il à faire une magnifique fortune, lorsqu'un incident

singulier se produisit. A l'une des séances du professeur, à Londres, un de ses élèves, M. Leslie, montra une brochure écrite en 1856 par M. Rarey sur l'art de dompter les chevaux sauvages, et se plaignit fort amèrement qu'on lui eût fait payer deux cent cinquante francs un secret que chacun pouvait acheter pour six pence. Ce qui paraissait irriter le plus l'honorable gentleman, c'est que, tandis que tous ceux qui pouvaient disposer de six pence avaient le droit de raconter à tout venant les merveilles du système, lui, qui avait payé dix livres sterling, se trouvait dans la dure alternative de se taire ou de se voir mettre en demeure de payer une amende de cinq cents guinées.

Interpellé de cette façon, M. Rarey ne put répondre qu'une chose. Il avait, à la vérité, fait imprimer en Amérique une bro-

chure dans laquelle il expliquait sa méthode, et l'absence de tout traité international le mettait dans l'impossibilité de s'opposer à la reproduction de son œuvre. Mais cette brochure, écrite il y a trois ans, peu de temps après la découverte de son système, ne contenait pas, naturellement, les perfectionnements que sa pratique l'avait mis à même d'apporter à sa méthode depuis cette époque.

Ces explications ne purent suffire à calmer l'irritation générale ; quelques-uns des initiés parlèrent de faire rendre gorge à M. Rarey, et de l'obliger surtout à renoncer à la clause pénale qu'ils avaient consentie au cas où ils dévoileraient le secret. Toute la presse britannique se fit l'écho du ressentiment des sportsmen, et, nous devons l'avouer, sous l'impression fâcheuse où

nous mettait ce concert de sarcasmes et de malédictions, appuyé du bruit que l'on faisait courir que le professeur avait fui en Amérique avec son butin, au lieu d'attendre loyalement la décision des tribunaux, nous avons apprécié, dans le journal l'*Union*, la conduite de M. Rarey avec une sévérité imméritée. Le jour même où paraissait notre article, le « Times » publiait la lettre suivante :

« A MONSIEUR L'ÉDITEUR DU TIMES.

« Monsieur :

« A mon retour de Paris, après une absence de dix jours, mon attention a été appelée sur plusieurs lettres qui ont paru dans divers journaux, concernant la promesse de secret exigée de mes souscripteurs. Je dé-

sire maintenant les informer que je les affranchis complètement de la clause pénale qui y est attachée, et que je regrette sincèrement que ce qui devait être une protection pour moi soit devenu une cause de mécontentement pour mes élèves.

« Quant à la brochure qui a été mise en circulation à Londres, à mon insu et sans mon consentement, elle a été écrite il y a trois ans, immédiatement après la découverte de mon système, et elle n'en contient qu'une description maigre et imparfaite. Elle a été imprimée *dans un but de circulation privée* dans mon État natif d'Ohio, et je la crois parfaitement inconnue à New-York et dans les autres villes des États-Unis, car je n'ai jamais donné de leçons sur mon système que dans l'Ohio et le Texas, où j'ai expérimenté sur des chevaux sau-

vages, des mules, etc. — Je ne crois pas qu'aucun livre qui ait été écrit puisse enseigner ce système aussi bien qu'une leçon d'une heure.

« En terminant, je déclare que je ne l'ai jamais enseigné à personne, soit en Amérique, soit en Europe, sans lui faire signer une promesse, sous une clause pénale de ne pas le divulguer, et que *les seules copies de ma brochure qui aient jamais été mises sous les yeux du monde sont celles que j'ai données à chacun de mes élèves en Amérique quand ils ont reçu leur instruction.*

« J.-S. RAREY. »

Cette lettre est évidemment sincère ; M. Rarey, en quittant ses élèves américains, laissait entre les mains de chacun d'eux un exemplaire de sa brochure pour lui servir

d'aide-mémoire. La brochure qui a été envoyée en Angleterre aura probablement été vendue avec d'autres après la mort d'un de ses souscripteurs. S'il en était autrement, si cette brochure avait eu en Amérique une grande publicité, on s'expliquerait difficilement que nous n'en ayons pas eu connaissance en Europe depuis plus de six mois que M. Rarey exerce en France et en Angleterre, et que son nom est répété par tous les journaux des deux pays.

Malgré l'échec qu'a rencontré le fameux dompteur avec l'étalon Stafford, qui est redevenu, quelques jours après le traitement, aussi méchant que par le passé, l'efficacité de sa méthode est incontestable. L'exception confirme la règle. Stafford est un cheval déjà âgé auquel une ou deux leçons n'ont probablement pu suffire, et on

n'a pu le soumettre de nouveau au traitement, puisque les hommes qui le ramenaient à son haras ignoraient le système. Quant à l'accusation de cruauté formulée par quelques journaux anglais, nos lecteurs jugeront de son fondement.

« La moisson de M. Rarey est faite, » ont dit quelques journaux de Londres. Nous ne sommes pas de leur avis, et nous croyons faire une chose plutôt avantageuse que nuisible à l'habile professeur en publiant la traduction de sa brochure. En reconnaissant par cette lecture quel esprit d'observation, quelle sagacité, ont guidé l'auteur, il nous semble impossible que les véritables amateurs de chevaux n'éprouvent pas le désir de recevoir des leçons pratiques d'un homme qui a fait faire un aussi grand pas à l'art du dressage. Evidemment, comme le

dit M. Rarey, une heure de leçon est préférable à tous les livres du monde dans le cas dont il s'agit ; d'ailleurs, après avoir lu ce petit livre, il leur restera encore à apprendre quels perfectionnements l'habile dompteur a apportés à sa méthode depuis trois ans.

F. DE GUAITA.

M. de Harcourt, une lettre de l'ordon est par-
 venue à tous les lieux du monde dans le
 cas dont il s'agit; d'ailleurs, après avoir lu
 ce petit livre, il leur restera encore à se
 rendre plus particulièrement l'avis
 de l'auteur à l'égard de sa méthode de
 trois ans.

FIN DE L'ŒUVRE

INTRODUCTION.

La domestication du cheval, l'une des plus belles victoires, sans contredit, que l'homme ait remportées sur le règne animal, n'a pas été l'œuvre d'un jour. Cette conquête, comme toutes les autres d'ailleurs, lui a coûté bien des peines et bien des travaux; elle n'est devenue complète qu'à la suite de découvertes et d'expériences successives.

Dans le principe, l'homme s'est contenté d'asservir des animaux d'un rang inférieur dont la capture et la domestication lui offraient moins de difficultés que celle de cet

animal si élégant et si rapide. Le bœuf, l'âne et le chameau ont été les premières bêtes de somme; ce n'est que plus tard que l'homme a attenté à la liberté du cheval.

Ce noble animal a été soumis le dernier de tous; la connaissance très-imparfaite que l'homme avait de sa nature et de ses habitudes lui rendait la tâche difficile. Ce fait seul semble nous prouver surabondamment sa supériorité sur tous les autres animaux.

Dans toutes ses inventions, dans toutes ses découvertes, l'homme est invariablement parti d'un principe simple qu'il a graduellement perfectionné à mesure que l'expérience l'éclairait. La première révélation que nous ayons eue de l'existence du fluide électrique est due à Franklin, qui n'a su que l'attirer des nuages à l'aide d'un cerf-volant; il n'en transporte pas moins aujourd'hui la pensée avec une rapidité qui annihile le temps. La

vue d'une théière en ébullition a donné la première idée de la puissance de la vapeur, qui opère aujourd'hui de si grandes merveilles sur la terre ferme, et qui permet à nos vaisseaux de traverser les mers avec une sûreté et une rapidité inconnues jusqu'ici. Il en est de même pour le cheval, qui ne le cède en utilité qu'à la vapeur elle-même ; ce n'est qu'à force de tâtonnements et d'expériences que nous avons fini par apprendre peu à peu le parti que l'on en peut tirer.

Si nous en croyons l'histoire, il y a près de quatre mille ans que l'homme a asservi le cheval ; les services qu'il en a obtenus au double point de vue de l'utilité et de l'agrément, ont toujours été proportionnés au traitement plus ou moins éclairé, plus ou moins habile, qu'il lui a fait subir. Pour ceux qui n'ont pas su apprécier les avantages, le plaisir qu'ils trouveraient à cultiver l'intelligence de ce no-

ble serviteur, et qui n'ont eu recours, pour le dominer, qu'à la force brutale, il a été un esclave infidèle, vicieux, souvent dangereux. L'Arabe, au contraire, qui met sa gloire et son bonheur dans son coursier, et qui n'emploie avec lui que des moyens de douceur, a su en tirer un parti bien différent. Dès son enfance, le cheval en reçoit un traitement qui développe en lui des sentiments d'affection et d'attachement pour son maître qui sont inconnus aux chevaux du reste du monde. L'Arabe et sa famille, la jument et son poulain, vivent sous la même tente; les enfants du maître peuvent sans danger jouer avec le poulain et se rouler sur le corps de la mère; elle a pour eux des attentions vraiment maternelles. Joyeux d'obéir à son maître, le cheval arabe quitte ses compagnons au premier appel pour venir le rejoindre. Si son cavalier blessé tombe et ne peut se relever, il restera auprès de lui

et hennira pour demander du secours; si, accablé de fatigue, l'Arabe s'abandonne au sommeil au milieu du désert, son fidèle coursier veillera près de lui et l'éveillera à l'approche d'une bête féroce ou de l'ennemi.

Les Arabes enseignent à leurs chevaux certains signes de convention au moyen desquels ils les avertissent d'employer tous leurs moyens et toute leur vitesse; ils en obtiennent bien plus de cette manière que nous ne le faisons par l'emploi brutal du fouet et de l'éperon. En voici un exemple :

Un Bédouin nommé Jabal possédait une jument célèbre. Hassan Pacha, gouverneur de Damas, qui en avait la plus grande envie, avait fait, à plusieurs reprises, des offres considérables à l'Arabe, mais toujours inutilement. Les menaces n'avaient pas eu plus de succès. Enfin, un Bédouin d'une tribu ennemie, appelé Gafar, se présenta un jour devant

le pacha et lui demanda ce qu'il donnerait à l'homme qui lui livrerait la jument de Jabal. « Je remplirais d'or la musette de son cheval, » lui répondit Hassan. Jabal, averti du résultat de cette entrevue, redoubla de surveillance ; toutes les nuits, il entravait sa jument avec une chaîne de fer dont l'extrémité venait se fixer à un piquet enfoncé sous le feutre même qui servait de lit à lui et à sa femme. Une nuit, cependant, Gafar eut l'audace de se glisser sous la tente de son ennemi et parvint à détacher cette chaîne. Au moment de fuir avec sa prise, il prit la lance de Jabal, et s'écria en le touchant de sa hampe : « Jabal, je suis Gafar; j'ai enlevé ta noble jument, et je t'en avertis à temps! » Cet acte hardi était conforme aux mœurs du désert, où il est regardé comme honorable de voler une tribu ennemie ; Gafar tenait à ne rien perdre de la gloire que devait lui assurer cette entreprise.

Jabal s'élança aussitôt de sa tente et donna l'alarme. Monté sur la jument de son frère et accompagné de plusieurs cavaliers de sa tribu, il se mit à la poursuite du voleur. La jument de son frère était de la même famille que la sienne, mais elle lui était inférieure. Il n'en dépassa pas moins tous ses compagnons, et allait même atteindre Gafar, quand il s'écria tout à coup : « Pince-lui l'oreille droite et touche-la du talon ! » Gafar n'eut pas plutôt profité de ce conseil, que sa monture, redoublant de vitesse, l'emporta hors de vue et rendit toute poursuite inutile. C'était à l'aide de ces signes secrets que Jabal avait l'habitude d'indiquer à sa jument qu'il lui fallait user de toute sa vitesse.

En apprenant ce qui venait de se passer, ses compagnons exprimèrent à la fois leur étonnement et leur indignation. « Fils d'un âne, s'écrièrent-ils, pourquoi as-tu donné à ce vo-

leur le moyen de t'enlever ton trésor? »

« J'ai mieux aimé, répondit-il, perdre ma jument que de souiller sa réputation. Vou-
driez-vous que l'on eût pu dire dans les tribus
qu'elle avait été vaincue par une autre? Il me
reste au moins cette consolation, qu'elle n'a
jamais trouvé d'égale. »

L'art de l'équitation varie selon les pays; mais,
partout, il a commencé par être très-impar-
fait, et l'usage du cheval n'a pas toujours
offert le même plaisir et la même commodité
qu'aujourd'hui. De même que les peuplades
sauvages du nord de l'Afrique, les Grecs civi-
lisés ont longtemps ignoré l'usage de la selle
et de la bride; ils guidaient leurs chevaux de
la voix et de la main, ou se servaient, pour les
faire tourner, d'une baguette dont ils leur
touchaient le côté de la tête. Ils les poussaient
en avant d'un coup de talon, et les arrêtaient
en leur prenant les naseaux avec la main.

Enfin, l'on inventa les brides et les mors, mais il se passa bien des siècles avant qu'on eût l'idée de la selle. On la remplaçait par des pièces de drap simples ou rembourrées, ou par des peaux de bêtes sauvages, souvent richement ornées; mais l'étrier restait inconnu, et il est remarquable que les Romains eux-mêmes, au temps où leur luxe était porté à l'excès, n'aient jamais pensé à cet expédient si simple pour aider le cavalier à monter, pour diminuer sa fatigue et pour augmenter sa solidité.

Les œuvres des anciens sculpteurs prouvent que, dans plusieurs contrées, les cavaliers avaient l'usage de se placer, pour monter, à la droite de leurs chevaux, probablement afin d'empoigner avec plus de force la crinière, qui tombait de ce côté. Généralement les anciens s'élançaient sur leurs chevaux; quelquefois, cependant, ils portaient une lance

munie d'une courroie ou d'une échasse placée à deux pieds du sol, et qui leur servait de marche-pied. En Grèce et à Rome, les édiles étaient chargés d'entretenir, de distance en distance, sur les routes, des bornes qui servaient aux cavaliers pour remonter à cheval. C'est ce qu'en Ecosse on appelle encore aujourd'hui *Loupin'-on stanes* (pierres à s'élançer). Les grands regardaient toutefois comme plus noble de mettre le pied sur le dos d'un esclave courbé, et beaucoup de ceux qui ne pouvaient se donner ce luxe portaient avec eux une petite échelle.

La première mention distincte que nous trouvons de la selle existe dans l'édit de l'empereur Théodose (an 385 apr. J.-C.), lequel nous apprend aussi que ceux qui courraient la poste devaient apporter leurs selles, et que celles-ci ne devaient pas peser plus de vingt-sept kilogrammes. On voit que les selles

de cette époque ressembraient moins à celles si légères et si commodes que nous employons aujourd'hui, qu'aux *howdahs* que l'on place sur le dos des éléphants.

Les selles de côté pour femmes remontent à une époque bien moins reculée encore. La première que l'on ait vue en Angleterre fut faite pour Anne de Bohême, femme de Richard II ; c'était sans doute plutôt un « *pillion* » qu'une selle comme nous les employons aujourd'hui. Le *pillion* était une sorte de fauteuil à dos très-bas que l'on attachait sur la croupe, derrière la selle de l'homme qui conduisait le cheval, et sur laquelle s'asseyait la femme ; elle se tenait soit à la ceinture du cavalier, soit en passant le bras autour de son corps, *s'il n'était pas trop chatouilleux.*

Les Mexicains sont plus galants. La *paisana*, ou femme de la campagne, monte souvent devant le *caballero*, qui se place derrière sa

belle, entourant sa taille avec son bras (excellent moyen, si la position courbée du bras ne produit pas une contraction des muscles). C'est ainsi que les femmes ont présumé à cette manière commode et élégante de monter à cheval qu'elles ont aujourd'hui. Au moyen âge, dans les beaux jours de la fauconnerie, elles s'habillaient en chevaliers, et montaient jambe de ci, jambe de là.

Bien des siècles se sont passés avant que l'on eût l'idée de protéger les pieds du cheval contre la dureté du sol. Les premiers essais furent très-simples, comme on le comprend facilement. On commença, dit-on, par employer pour le cheval comme pour l'homme une sorte de sandale en cuir attachée au pied avec des courroies ou des cordes. Plus tard, on se servit de plaques de fer fixées de la même manière. Ce n'est qu'après de longues années que l'on eut l'idée bien simple de ferrer les

chevaux avec des clous. Cet exemple nous montre combien a marché lentement le progrès en tout ce qui touche l'emploi du cheval.

J'ai pris la liberté d'emprunter plusieurs des faits que je viens de citer à un excellent petit livre écrit par Rollo Springfield. Maintenant que j'ai donné ces courtes notions sur la naissance et les progrès de l'hippiatrique, je vais passer à l'exposé d'une nouvelle théorie de dressage de chevaux sauvages, théorie qui est le résultat de mes expériences répétées, et de mes études pratiques sur les différentes méthodes connues jusqu'à nos jours.

chevaux avec des clous. Cet exemple nous
 montre combien à marche lentement le pro-
 grès en tout ce qui touche l'emploi du cheval.
 J'ai pris la liberté d'empêcher plusieurs des
 faits que je viens de citer à un excellent petit
 livre écrit par Halls Springfield. Maintenant
 que j'ai données ces courtes notions sur la
 naissance et les progrès de l'hypochondrie, je
 vais passer à l'exposé d'une nouvelle théorie
 de l'étiologie des chevaux sauteurs, théorie qui
 est le résultat de mes expériences répétées
 et de mes études pratiques sur les différentes
 méthodes connues jusqu'à nos jours.

L'ART

DE

DOMPTER LES CHEVAUX



PRINCIPES FONDAMENTAUX DE MA THÉORIE,

FONDÉS SUR L'ÉTUDE DES PARTICULARITÉS DE LA NATURE
DU CHEVAL.

1^o Le cheval ne résistera à aucune des demandes qu'on pourra lui faire, toutes les fois qu'il les comprendra parfaitement, et que l'on agira sur lui par des moyens compatibles avec les lois de sa nature.

2^o Il n'a aucune conscience de sa force tant qu'il ne l'a pas reconnue par l'expérience ; aussi pouvons-nous le manier à notre volonté sans employer la violence.

3° Sa nature le porte à examiner tous les objets qui sont nouveaux pour lui; et nous pourrons arriver à faire mouvoir auprès et au-dessus de lui, et à placer sur son dos sans l'effrayer, tout objet, quelque terrible que soit son aspect, qui ne lui causera pas de douleur réelle.

Je vais maintenant prendre ces assertions dans leur ordre, et les appuyer de raisons.

Voici, selon moi, pourquoi le cheval est naturellement porté à l'obéissance, et pourquoi il ne résistera jamais lorsqu'il nous comprendra parfaitement. Quoique doué de certaines facultés qui nous manquent, il est dépourvu de raisonnement, et ne sait pas distinguer ce qui est bien de ce qui est mal; il n'a pas de volonté arrêtée, ne comprend pas l'indépendance, et se laisse facilement dominer par l'homme, quelque absurdes que soient les choses qu'il lui demande. Privé du raisonnement qui lui

permettrait de reconnaître ce qui est juste ou injuste, il ne sait ce qu'il *devrait* ou *ne devrait pas* faire. S'il le savait, il deviendrait indomptable et parfaitement inutile à l'homme, dont la force est bien inférieure à la sienne. Donnons-lui la faculté de raisonner, et il exigera de nous la propriété des verts pâturages ; il voudra vivre dans l'oisiveté et se refusera à toute servitude.

Heureusement pour nous, Dieu l'a créé tel, que nous pouvons agir sur lui à notre volonté ; c'est, à proprement parler, un esclave soumis, parce qu'il ignore son esclavage, ou plutôt parce qu'il ignore que la liberté puisse exister pour lui. L'expérience de tous les jours nous prouve à quel point ceci est vrai. Lorsqu'un maître cruel surmène ce noble animal au point de le faire tomber de fatigue, ou même de le faire mourir, ce qui arrive avec certains chevaux généreux, pourquoi, plutôt

que de se laisser torturer, ne se cabre-t-il pas et ne renverse-t-il pas son cavalier? Parce qu'il ne raisonne pas. S'il raisonnait, consentirait-il même à porter sur son dos un imposteur qui n'aurait sur lui aucune supériorité morale? Se laisserait-il priver par lui de son indépendance et de son libre arbitre? Mais, heureusement pour nous, il ne s'aperçoit pas de la fraude, et n'a l'idée de résister que lorsque son maître viole les lois de sa nature. Et alors, s'il désobéit, c'est à lui-même que l'homme doit s'en prendre.

Admettons donc que toutes les fois que la manière dont nous chercherons à nous faire obéir du cheval ne sera pas opposée aux lois de sa nature, il fera tout ce qu'il comprendra que nous lui demandons, sans même essayer de résister.

Quant au fait que j'ai avancé, que le cheval n'a aucune conscience de sa force tant qu'il

ne l'a pas reconnue par l'expérience, je crois pouvoir le prouver à la satisfaction de tous. Il n'y a pas, sans doute, un de mes lecteurs qui ne se souvienne d'avoir entendu faire cette réflexion : « Si ce cheval si vif qui nous traîne avait la connaissance de sa force, il n'en aurait pas pour longtemps à se débarrasser de nous ; il ne lui faudrait pas une minute pour briser ces rênes et ces harnais si légers, et pour se rendre aussi libre que l'air qu'il respire. » Ou cette autre : « Si ce cheval qui piaffe et s'impatiente en voyant partir ses camarades savait ce qu'il peut faire, il ne resterait pas longtemps attaché contre sa volonté à ce poteau par une courroie qu'il peut briser aussi facilement qu'un homme rompt un fil de coton. »

Il est vrai que ces faits ne nous frappent pas autant qu'ils le feraient, s'ils ne se présentaient pas continuellement à nos yeux. De même que l'ignorant regarde la lune dans ses

différentes phases, sans se préoccuper de la cause des changements dont il est témoin, nous voyons tout cela sans nous demander : « Pourquoi cela est-il ainsi ? »

Si les hommes ne réfléchissaient pas, s'ils ne se donnaient pas la peine de penser avant d'agir, leur intelligence endormie ne serait pas supérieure à celle de la brute ; ils vivraient dans une espèce de chaos, sans se douter seulement de leur propre existence. Et cependant, malgré toute l'activité de notre esprit, nous laissons passer, sans les remarquer, bien des choses qui nous paraîtraient étonnantes si nous y réfléchissions ; bien souvent aussi nous nous ébahissons de choses qu'un peu de réflexion nous ferait trouver toutes simples.

J'ai avancé aussi que le cheval se laisserait approcher par un objet quelconque, quelque effrayant que pût être son aspect, pourvu que cet objet ne lui causât pas de douleur réelle.

Le raisonnement nous apprend qu'il n'y a pas d'effet sans cause; rien ne peut exister, soit dans les animaux, soit dans les choses inanimées, sans être produit par une cause quelconque. De ce fait si évident, nous concluons facilement qu'il y a une cause à toutes les émotions de l'esprit, et à tous les mouvements de la matière. Cette loi est universelle. Il y a donc une cause à la peur; et si la peur est produite par un effet de l'imagination, et non par la sensation d'une douleur réelle, il nous est facile de la faire disparaître en nous aidant de cette particularité du cheval qui le porte à examiner tous les objets, et à s'assurer s'ils sont, ou non, dangereux.

L'imagination du cheval peut lui représenter une souche qu'il rencontre sur son chemin, comme une bête féroce prête à s'élancer sur lui; mais si nous le menons près de cette souche et que nous la lui fassions examiner et toucher

du nez, il ne s'en inquiétera plus. Il en sera de même de tout autre objet innocent, quelque effrayant qu'il puisse être en apparence. Lorsqu'un enfant a été effrayé par un masque ou par toute autre chose qu'il ne s'explique pas, si nous lui mettons ce masque ou cette chose entre les mains et que nous la lui laissions examiner, il n'en aura plus peur. C'est une démonstration du même principe.

Maintenant que je vous ai expliqué les principes de ma théorie, je vais vous apprendre à la mettre en pratique. Vous pouvez avoir toute confiance dans les instructions que je vous donnerai, car elles sont le résultat de l'expérience, et je les applique journellement avec un succès constant. Comme je sais, par expérience aussi, quelles difficultés l'on rencontre lorsqu'on a affaire à des chevaux difficiles, je vais les prévoir dans ce petit livre, et vous apprendre à les surmonter. Nous commence-

donc par aller chercher le cheval au pâturage, et je vous accompagnerai dans toutes les phases de son dressage.

COMMENT IL FAUT S'Y PRENDRE

POUR ALLER CHERCHER LE CHEVAL AU PÂTURAGE.

Allez dans le pâturage et marchez doucement autour de la troupe de chevaux, à une distance suffisante pour ne pas les effrayer et les mettre en fuite. Approchez-vous-en alors lentement; s'ils dressent la tête et qu'ils donnent des signes de frayeur, arrêtez-vous jusqu'à ce qu'ils se rassurent, afin de ne pas les faire courir avant d'être assez près d'eux pour les diriger du côté voulu.

Quand vous commencerez à les faire avancer, n'étendez pas le bras, ne criez pas, mais contentez-vous de les suivre tranquillement,

en laissant libre la direction dans laquelle vous voulez les pousser. En profitant ainsi de leur ignorance, vous réussirez à les amener jusque dans l'enclos aussi facilement que le chasseur aux filets fait entrer les cailles dans son tramail. Des chevaux qui ont vécu sur la pâture sans recevoir les soins de l'homme, comme cela arrive dans la « prairie » d'Amérique et même sur les grandes plantations, sont vraiment aussi sauvages que le gibier, et il faut nous conduire avec eux tout aussi doucement, si nous voulons nous en emparer sans peine ; car le cheval, dans l'état de nature, est aussi farouche que les animaux les plus sauvages, quoiqu'il soit de tous le plus facile à apprivoiser.

COMMENT FAIRE ENTRER LE CHEVAL A L'ÉCURIE

SANS DIFFICULTÉ.

Il s'agit maintenant de faire entrer votre cheval dans une écurie ou sous un hangar. Il faut vous y prendre avec beaucoup de douceur, et éviter de lui faire croire que quelque danger le menace à l'intérieur. Le meilleur moyen de le rassurer est d'y faire entrer devant lui un cheval dressé et tranquille, de l'y attacher, puis de revenir chercher votre élève, et de tâcher de lui faire suivre de lui-même son nouveau camarade. Il est presque impossible d'obtenir d'un palefrenier ordinaire d'agir dans cette circonstance avec calme et lenteur. On ignore trop généralement que lorsqu'on a affaire à un cheval farouche, le vieux adage : « Empressement perd du temps, » est vrai de tous points ; la précipitation ne sert qu'à compliquer les choses, et à augmenter les difficultés.

En effet, un seul faux mouvement effrayera votre cheval, et lui persuadera peut-être qu'il faut fuir à tout hasard pour sauver sa vie. Alors vous aurez fait une affaire de plus de deux heures de ce qui aurait duré dix minutes, et ce sera tout à fait de votre faute, car le cheval ne se sauvera que si vous courez après lui, ce qui serait absurde, à moins que vous ne pussiez le dépasser à la course, puisqu'après tout il faudra bien le laisser s'arrêter de lui-même ; mais il n'essayera de s'échapper que si vous l'y poussez.

S'il ne voit pas de suite la porte de l'écurie, ou s'il craint d'y entrer, ne cherchez donc pas à l'y forcer, mais rapprochez-vous doucement de lui, et resserrez le cercle dans lequel il se meut. Surtout n'étendez pas les bras ; laissez-les pendre à vos côtés ; vous pourriez aussi bien lever une massue. Le cheval, qui n'a pas étudié l'anatomie, ignore s'ils ne vont pas se

détacher et s'élançer sur lui. S'il cherche à revenir sur ses pas, reculez devant lui, mais sans courir. S'il vous dépasse, recommencez à le circonvenir, toujours avec douceur ; il s'apercevra bientôt que vous ne voulez pas lui faire de mal ; alors vous pourrez aller si près de lui, qu'il entrera dans l'écurie pour être plus libre et pour s'éloigner de vous. Aussitôt qu'il y sera, faites sortir le cheval dressé, et fermez la porte.

Le voilà enfermé pour la première fois de sa vie. Il ne sait ni comment il est entré, ni comment il sortira. Afin qu'il s'effraye le moins possible, vous aurez soin de voir d'avance à ce qu'il n'y ait dans l'écurie ni chiens, ni volailles, ni rien qui puisse l'inquiéter. Donnez-lui un peu de grain, et laissez-lui un quart d'heure ou vingt minutes pour examiner sa prison, et pour s'habituer à sa captivité.

UN MOMENT DE RÉFLEXION.

Tandis que votre cheval mange son grain, assurez-vous que votre licol est en bon état, et réfléchissez sur ce que vous avez à faire. Le dresseur de chevaux ne doit jamais agir que d'après un système préalablement conçu. Il faut que vous sachiez, avant de rien tenter, ce que vous allez faire, et comment vous allez le faire. Si vous avez l'expérience du dressage des chevaux, vous devez pouvoir dire, au bout de quelques minutes, combien de temps il vous faudra pour parvenir à mettre le licol à votre élève, et pour lui apprendre à se laisser conduire.

DU LICOL.

Employez toujours un licol en cuir, et ayez soin qu'il soit fait de manière à ne pas serrer

le nez du cheval s'il tire en arrière. Le licol doit être de grandeur convenable; il faut qu'il soit fait à peu près à la mesure du cheval, et que la muserolle ne porte ni trop haut ni trop bas. Surtout, dans aucun cas, n'employez un licol en corde pour un cheval non dressé. Ils ont fait blesser ou tuer des chevaux pour plus d'argent qu'il n'en a jamais fallu pour acheter des licols de cuir à tous les chevaux du monde. Il est presque impossible de mettre à un jeune cheval un licol en corde, sans qu'il tire au renard, qu'il se cabre et qu'il se renverse. Voici pourquoi. Il est aussi naturel au cheval de chercher à dégager sa tête d'un objet qui le blesse ou qui le gêne, qu'il vous serait naturel à vous de tâcher de retirer votre main du feu. La corde est dure et coupante; il lève la tête et tire dessus; dès qu'il tire, le nœud coulant qui existe toujours dans les licols de corde se resserre, et lui pince le nez.

Alors il se défend de toute sa force, jusqu'à ce que, par chance, il se renverse. Voudriez-vous risquer de faire renverser votre cheval, et mettre sa vie en danger, le tout pour économiser le prix d'un licol en cuir? Mais ce n'est pas tout. *Jamais un cheval qui a tiré du renard ne se dressera aussi complètement que celui auquel cela n'est jamais arrivé.*

OBSERVATIONS SUR LE CHEVAL.

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous donne sur les mœurs des chevaux quelques détails qui vous seront utiles.

Tous les hommes qui ont l'habitude du cheval ont remarqué sa tendance instinctive à flairer tout ce qui lui paraît nouveau ou effrayant. C'est là sa manière d'examiner. Quand quelque objet l'étonne, il le regarde

d'abord avec attention, mais il ne se fie pas à sa vue ; il faut absolument qu'il le touche du nez. C'en'est qu'alors qu'il semble entièrement rassuré. Après cette cérémonie il est satisfait.

EXPÉRIENCE.

Si vous voulez étudier cette particularité, et vous rendre compte d'un détail important de la nature du cheval, mettez-le soit dans une cour, soit dans une grande écurie, et alors ramassez un objet que vous savez de nature à l'effrayer, comme une couverture rouge, une peau de buffle, ou toute autre chose de même nature. Elevez l'objet de manière qu'il le voie bien ; il commencera par s'arrêter, lever la tête, et souffler bruyamment. Jetez alors votre peau de buffle à terre, au milieu de la cour ou de l'écurie, et éloignez-vous. Suivez ses mouvements, et étu-

diez-le. Si l'objet l'effraye, il n'aura pas un moment de tranquillité qu'il ne l'ait touché du nez. Vous le verrez tourner tout autour en soufflant, et s'en rapprocher peu à peu, comme s'il était attiré par un charme magique, jusqu'à ce qu'il en arrive à portée. Alors il étendra le cou avec précaution, et touchera l'objet du nez, mais à peine, et comme s'il croyait qu'il va s'élancer sur lui. Quand il aura recommencé deux ou trois fois, il commencera à se douter de ce que c'est, mais seulement alors, quoiqu'il ne l'ait pas quitté de l'œil un instant. Le tact lui a appris maintenant qu'il n'a rien à craindre, et il est prêt à se servir de l'objet comme d'un jouet. Regardez-le bien : il va le prendre avec ses dents et l'attirer à lui. Au bout de quelques minutes, son œil perdra son expression de terreur, et il aura l'air d'un cheval qui mordille un morceau de bois qu'il est habitué à voir,

Cependant le cheval n'est jamais tranquille lorsqu'il se trouve auprès d'un objet qui l'a effrayé, s'il n'a le nez appuyé dessus. Neuf fois sur dix, au moment où il le quittera, l'expression sauvage de son œil reparaitra, et probablement vous le verrez regarder en arrière d'un œil soupçonneux, comme s'il se disait qu'il a peut-être mal vu, et qu'après tout il n'est pas sûr que la peau ne va pas lui sauter dessus. Alors il se retournera, et recommencera son examen; mais il finira par se familiariser entièrement avec cette fourrure qui l'avait tant effrayé, et par la regarder avec une complète indifférence.

DE L'HABITUDE QU'A LE CHEVAL DE FLAIRER.

En voyant le cheval approcher son nez de tout ce qui est nouveau pour lui, on serait

porté à croire qu'il le fait pour flairer les objets. Je crois qu'il cherche beaucoup plutôt à les toucher, et que pour lui le nez remplace les mains. C'est d'ailleurs le seul organe qui puisse lui servir à palper.

Je crois que, dans tous les cas, dans l'examen approfondi qu'il fait de toutes les choses qui lui sont inconnues, il se sert de quatre de ses sens : la vue, l'ouïe, l'odorat et le toucher. Je crois aussi que ce dernier est celui en lequel il a le plus de confiance. Dans l'expérience dont je viens de parler, son but principal, selon moi, était de toucher la fourrure. Son odorat est si fin qu'il lui serait inutile d'avoir le nez sur un objet pour se rendre compte de son odeur ; on dit qu'un cheval évente un homme à la distance d'un mille. S'il n'avait cherché qu'à flairer la peau, il aurait donc pu le faire parfaitement à une dizaine de mètres de distance. Or, l'expérience nous apprend que le

cheval n'est aucunement rassuré s'il ne peut s'approcher de la fourrure assez près pour la toucher du nez (à moins qu'il n'y soit déjà habitué). C'est une preuve positive que le tact est pour lui le moyen de contrôler le témoignage de ses autres sens.

OPINION DE LA MAJORITÉ DES HIPPIATRES.

Les hommes de cheval croient très-généralement que l'odorat est le sens le plus important du cheval. Dans cette conviction, Faucher et plusieurs autres ont fabriqué des recettes d'huiles essentielles très-odorantes, etc., pour servir à dompter les chevaux ; ils préconisent la râpure de châtaigne (1) de cheval, qu'ils pulvérisent après l'avoir fait dessécher, et

(1) On donne le nom de *châtaigne* à cette excroissance semi-cornée qui existe à l'intérieur des membres du cheval, au-dessous du genou et du jarret. Plus le cheval est de race noble, moins les *châtaignes* sont volumineuses. (*Note du trad.*)

qu'ils soufflent dans les naseaux du cheval; ils emploient l'huile de bois de Rhodes, celle de marjolaine (*origanum*), etc., qui sont extrêmement odorantes; quelquefois aussi ils passent leur main sous leur aisselle, ou soufflent leur haleine dans les naseaux du patient.

Tous ces moyens, en tant qu'ils n'agissent que sur l'odorat, sont absolument impuissants à apprivoiser le cheval ou à lui faire comprendre quoi que ce soit. Il est vrai que ces hippiatres recommandent, pendant qu'on administre ces drogues au cheval, de le toucher, de le caresser, de lui manier les naseaux et la tête. Tout cela est fort efficace, et ils attribuent à tort aux odeurs l'effet de ces caresses. Dans son livre sur la manière arabe de dresser les chevaux, Faucher nous apprend à accoutumer un cheval à la vue d'une fourrure, au moyen de drogues qu'il lui fourre dans le nez, et pré-

tend qu'il faut les lui administrer avant de commencer le dressage, pour peu que l'on veuille réussir.

Voyons, lecteur, pouvez-vous, vous ou tout autre, donner une seule raison valable pour laquelle une odeur quelconque pourrait faire comprendre à un cheval ce que nous lui voulons? Non, n'est-ce pas? Il est vraiment trop absurde de croire que des essences puissent avoir une influence quelconque sur le dressage d'un jeune cheval! Si nous lui faisons faire de bonne volonté, sans violence, ce que nous désirons, c'est incontestablement parce que nous avons trouvé le moyen de lui faire comprendre notre volonté. Je dis à mon cheval : « Allez, » et il va. Je lui dis : « Holà! » et il s'arrête. Pourquoi? C'est que ces mots, dont il appris la signification en sentant soit le fouet, soit les rênes, ont fini par avoir pour lui un sens bien net.

Mais ni Faucher ni aucun autre ne pourront jamais apprendre quoi que ce soit à un cheval par le moyen de l'odorat seul.

Combien de temps pensez-vous qu'il faudrait tenir une fiole d'essence sous le nez d'un cheval avant de lui apprendre à ployer le genou et à saluer? ou avant de pouvoir l'envoyer chercher un chapeau ou le faire coucher à terre? C'est vraiment une prétention trop absurde que de croire qu'on va dompter un cheval avec des drogues ou des médecines quelconques!

En fait de dressage, il n'y a jamais eu qu'une science, c'est celle qui nous apprend à agir sur l'intelligence du jeune cheval de manière à l'instruire et à lui faire comprendre ce que nous voulons.

DU SYSTÈME DE POWELL

POUR APPROCHER UN JEUNE CHEVAL.

Avant d'aller plus loin, il faut que je vous fasse connaître la méthode qu'employait Powell pour approcher un jeune cheval farouche; je l'emprunte au livre qu'il a publié en 1814 sous ce titre : *Art de dresser les chevaux sauvages*. — « Avec mon système, dit-il, il faut en général de deux à seize heures pour *apprivoiser* un cheval. » Quant à moi, je mets ordinairement de quatre à six heures.

Voici les conseils qu'il donne : « Faites mettre votre cheval dans une écurie, dans une chambre quelconque, ou dans une petite cour. Dans les deux premiers cas, il faut que la chambre ou l'écurie soit assez spacieuse pour que vous puissiez le promener un peu à la longe avant de le faire sortir.

« Si votre élève est un de ces chevaux qui

ont peur de l'homme, vous vous introduirez très-doucement dans l'écurie ou la cour où vous l'aurez fait placer. En vous voyant, il s'enfuira et détournera la tête; continuez cependant à marcher très-lentement et très-doucement autour de lui, de manière qu'il puisse vous voir dès qu'il cherchera à vous regarder, ce qu'il ne manquera pas de faire au bout d'un quart d'heure au plus. Jamais je n'ai vu un cheval rester beaucoup plus longtemps sans se tourner vers moi.

« Dès qu'il tournera la tête de votre côté, tendez-lui votre main gauche et restez immobile, les yeux fixés sur lui; suivez tous ses mouvements du regard. Au bout de dix à quinze minutes, s'il ne bouge pas, avancez aussi lentement que possible, et sans faire aucun bruit; continuez à tenir la main gauche tendue en avant, mais sans rien dedans. »

Nous trouvons plus loin :

« En opérant devant des spectateurs, il m'est arrivé d'employer des senteurs, telles que la sueur de mon aisselle, etc., pour déguiser mon secret, et la plupart attribuaient la rapidité de mon succès à l'emploi de ces odeurs; mais vous voyez, d'après ce que je viens de vous dire, qu'elles n'ont aucun pouvoir. Je n'avais, en m'en servant, d'autre but que d'empêcher les spectateurs de découvrir mon secret réel.

« Au premier mouvement que fera le cheval en vous voyant, avancez vers lui, arrêtez-vous et restez absolument immobile jusqu'à ce qu'il se rassure et se tienne tranquille. Restez encore quelques moments sans bouger, puis recommencez à avancer lentement et d'une manière presque imperceptible. Ayez soin, toutes les fois que le cheval remuera, de vous arrêter court sans rien changer à votre position.

« Il sera très-rare que le cheval bouge plus d'une fois après que vous aurez commencé à vous avancer vers lui ; il y a cependant des exceptions. Généralement, il attachera ses yeux sur vous, et vous laissera approcher d'assez près pour pouvoir toucher son front. Dès que vous en serez là, élevez la main lentement et graduellement et touchez légèrement le haut du muffle. Si le cheval s'effraye (ce qui arrive souvent), faites des passes fréquentes et rapides sur son front, en vous approchant par degrés des oreilles, et en descendant vers le museau jusqu'à ce qu'il vous permette de manier son front sur toute son étendue. Appuyez alors un peu plus sur le front, et descendez, peu à peu et légèrement, vers la ganache ; bientôt, vous pourrez manier ses joues avec facilité. Continuez alors vos passes à la naissance des oreilles, en revenant souvent au front, qui est la partie la plus

importante et qui peut être regardée comme le gouvernail du reste.

« Quand vous aurez réussi à manier les oreilles, avancez vers le cou, toujours en prenant les mêmes précautions et de la même manière; ayez soin d'augmenter la force de vos passes dès que le cheval vous le permettra. Faites-en autant des deux côtés du cou, jusqu'à ce que vous puissiez le prendre dans vos bras sans que votre élève s'en effraye.

« Continuez progressivement en suivant les flancs du cheval, puis vous en viendrez au dos. Retournez au front toutes les fois que le cheval paraîtra s'effrayer; caressez le dos de l'animal, puis revenez vivement à l'endroit que vous avez quitté, et à chaque fois tâchez de gagner du terrain.

« Vous finirez par arriver à la queue. Il faut la manier avec dextérité, car on ne peut jamais compter sur un cheval qui est chatouil-

leux de la queue. Caressez-la à la naissance pendant une ou deux minutes, puis soulevez-la légèrement, et recommencez tous les quarts de minute. Augmentez peu à peu la force de vos passes, et soulevez la queue de plus en plus haut, jusqu'à ce que vous puissiez l'élever, la baisser et la manier avec facilité. Ordinairement vous obtiendrez ce résultat au bout d'un quart d'heure ; quelques chevaux vous laisseront faire presque de suite ; d'autres, au contraire, résisteront plus longtemps.

« Il vous restera maintenant à manier les jambes. Pour cela, quittez la queue et revenez à la tête ; recommencez à la caresser, puis passez aux oreilles, au cou, au poitrail, et parlez de temps en temps au cheval. Descendez lentement vers les jambes, toujours montant et descendant, et continuez jusqu'à ce que vous arriviez aux pieds.

« Parlez à votre cheval ; peu importe la

langue dont vous vous servirez, pourvu qu'il entende le son de votre voix. Au début de l'opération, cela est moins nécessaire; mais je le fais toujours quand je commence à lui faire lever les pieds. Exprimez-vous dans l'idiome qui vous conviendra le mieux : « *Hold up your foot;* » — « *Lève le pied;* » — « *Alza el pié;* » — « *Aron ton poda,* » etc.; et, en même temps, soulevez-lui le pied avec la main. Bientôt il reconnaîtra votre commandement, et lèvera le pied à la parole. Passez alors aux pieds de derrière, et agissez de la même manière; en très-peu de temps le cheval vous les laissera lever, et même prendre dans vos bras.

« Il n'y a ni magnétisme ni galvanisme là-dedans : cette suite de passes n'a d'autre but que de rassurer le cheval qui a peur de l'homme, et de le familiariser avec son maître. Ce maniement général lui est, au reste,

agréable; aussi s'apprivoisera-t-il rapidement, et ne tardera-t-il pas à vous montrer de l'attachement. »

REMARQUES SUR LE SYSTÈME DE POWELL.

MOYEN DE GOUVERNER DES CHEVAUX DE TOUTE ESPÈCE

Ces instructions sont excellentes; mais elles ne sont pas suffisantes pour toutes sortes de chevaux, et n'enseignent ni à mettre le licol au cheval, ni à lui apprendre à suivre à la longe. J'ai cependant cru devoir les insérer ici, parce qu'elles donnent la véritable méthode pour s'approcher de lui, et pour établir la confiance entre lui et l'homme. Powell ne s'occupe que des chevaux timides.

Or, ceux qui comprennent la *philosophie* du dressage savent que ce sont là les plus faciles à dompter. Un cheval vif et farouche

se dressera en peu de temps ; presque toujours il comprendra vite et obéira volontiers.

Mais, quant à ceux qui sont vicieux ou rétifs, quoiqu'ils ne soient pas *sauvages* à proprement parler, et qu'ils n'aient pas besoin d'être *apprivoisés*, ils sont tout aussi ignorants, sinon plus, que des chevaux qui n'ont jamais vu l'homme, et ont besoin de tout autant de dressage.

Pour en obtenir l'obéissance, il faut s'en faire craindre. Pour tous les chevaux, notre devise est : « Faisons-nous craindre et aimer, et le cheval nous obéira. » Nous ne pouvons obtenir de soumission parfaite qu'après avoir éveillé en lui ces deux sentiments ; la peur, plus l'affection, produisent la confiance, au moyen de laquelle nous gouvernons le cheval à notre gré, quelle que soit sa nature.

Afin d'être prêts à réduire des chevaux de tous les caractères, et à les dresser selon votre

désir, il vous faudra donc toujours prendre avec vous, en entrant dans l'écurie, un long fouet-cravache (les fouets de cabriolet en ba-leine sont ceux qui conviennent le mieux). Vous y attacherez une bonne mèche en soie, de manière à pouvoir à la fois produire un claquement bruyant et une vive douleur. En vous en servant habilement et bien à propos, et en accompagnant son usage de quelques paroles prononcées d'une voix rude, vous pourrez, s'il est nécessaire, imposer suffisamment à votre élève.

Entrez *seul* dans l'écurie, en tenant ce fouet de la main droite, la mèche en arrière. C'est un grand désavantage que d'avoir quelqu'un avec soi dans ce cas ; il faut être absolument seul, afin d'attirer seul l'attention du cheval. S'il est timide, il se réfugiera à l'autre bout de l'écurie. Ici, il faut du jugement. Pour mon compte, je n'ai pas besoin de plus de

trois quarts d'heure pour manier à ma volonté un cheval quelconque, et pour lui apprendre à courir après moi dans toute l'écurie; mais j'engage les commençants à ne pas tant se hâter. Si vous n'avez qu'un cheval à dresser, que le temps ne vous manque pas, et que vous n'avez pas une grande habitude du manie-ment des jeunes chevaux, je vous engagerai à employer d'abord la méthode de Powell pour l'*apprivoiser*. Mais comme je peux obtenir le même résultat, et, de plus, apprendre au cheval à suivre à la longe, le tout en moins d'une heure, je vais vous donner un moyen plus rapide de parvenir à vos fins.

Quand vous serez entré dans l'écurie, restez immobile, et laissez-vous considérer par le cheval pendant une ou deux minutes. Aussitôt qu'il sera un peu calmé, et qu'il restera tranquille, approchez-vous de lui lentement, les deux bras immobiles, le droit pendant le long

du corps, et tenant le fouet comme je l'ai dit plus haut, le gauche ployé et présentant la main ouverte. En approchant du cheval, n'allez ni à la tête ni à la croupe; de cette manière, il ne s'avancera ni ne reculera. Si cependant il le fait, appuyez doucement à droite ou à gauche, ce qui le tiendra en respect.

En arrivant à lui, placez-vous près de son épaule, et restez tranquille pendant quelques secondes. Si vous êtes à sa portée, il se tournera pour flairer votre main, non qu'il la préfère à toute autre partie de votre corps, mais parce qu'elle est placée en avant, et qu'elle est plus près de lui que le reste. Les chevaux n'y manquent jamais; ils sentiront votre main nue tout aussi bien que si elle contenait une drogue quelconque, et vous en obtiendrez tout autant, quoi qu'en disent les partisans du dressage au moyen de substances odorantes. J'ai déjà dit ce que je pensais de ce système.

Aussitôt que le cheval touchera votre main avec son nez, caressez-le comme je vous l'ai dit, en ayant soin de toujours aller dans le sens du poil, et très-doucement. Puisque vous êtes près de son épaule, vous trouverez sans doute plus commode de lui frotter le cou ou le côté de la tête; vous réussirez tout aussi bien de cette manière qu'en vous adressant au front. Autant que vous le pourrez, encouragez le cheval à vous sentir et à vous toucher du nez. Chaque fois qu'il le fera, caressez-le de votre mieux, tâchez de le rassurer du regard, et parlez-lui d'une voix caressante. Dites : « Ho, mon garçon ! ho, mon petit garçon ! » ou : « Ho, ma petite fille ! » ou toute autre chose, mais en répétant toujours les mêmes paroles, avec la même intonation flatteuse, car le cheval apprendra vite à lire l'expression de votre figure, et saura aussi bien que vous si vous avez peur, si vous êtes

en colère, ou si vous êtes content de lui. Au reste, la *colère et la peur doivent être absolument inconnues à l'homme de cheval.*

CONDUITE A TENIR AVEC UN CHEVAL RÉTIF.

Si, au lieu d'être timide, votre cheval est rétif, s'il a un caractère de mulet, s'il couche les oreilles en vous voyant approcher, s'il cherche à ruer, c'est qu'il n'a pas pour l'homme ce respect craintif qui est nécessaire pour que vous puissiez arriver vite à le manier à votre volonté. Il sera bon, dans ce cas, de commencer par lui donner quelques bons coups de fouet sur les jambes, tout près du corps. En tournant autour de ses membres, le fouet claquera, et ce bruit lui fera autant d'effet que le coup lui-même. En outre, un coup bien appliqué sur les jambes en vaudra plu-

sieurs sur le dos, car la peau est plus fine et plus délicate à l'intérieur des membres et sur les flancs que partout ailleurs. Mais ne le battez pas plus qu'il n'est nécessaire pour lui inspirer une crainte salutaire; vous ne le fouettez pas pour lui faire du mal, mais seulement pour lui faire oublier ses mauvaises dispositions. Quoi que vous fassiez, du reste, faites-le vivement, nettement, mais toujours sans colère. N'engagez pas une bataille avec votre cheval; ne le fouettez pas jusqu'à ce qu'il se mette en colère et qu'il se batte avec vous; il vaudrait mieux ne pas le toucher du tout, car par cette conduite vous lui inspireriez non la crainte et le respect, mais des sentiments de haine, de rancune et de mauvaise volonté. Si vos coups ne l'effrayent pas, ils seront plus nuisibles qu'utiles; mais si vous réussissez à vous en faire craindre, vous pourrez le fouetter sans le rendre furieux, car la crainte

et la colère n'existent jamais à la fois chez le cheval, et, dès qu'il ressent l'une, l'autre disparaît.

Dès que vous aurez obtenu de lui de se tenir tranquille et de faire attention à vous, approchez-vous de lui, et caressez-le beaucoup plus que vous ne l'avez fouetté. Vous exciterez ainsi en lui les deux sentiments principaux qui le guident, l'amour et la crainte ; dès qu'il vous aimera tout en vous craignant, vous n'aurez plus qu'à lui faire comprendre ce que vous voulez, il le fera.

PLACEMENT DU LICOL.

Dès que le cheval sera un peu rassuré par vos caresses, prenez le licol de la main gauche, et revenez à lui du côté où vous vous étiez placé pour commencer son éducation.

S'il a peur de vous, suppléez à la longueur de votre bras par le manche de votre fouet; caressez-l'en légèrement sur le cou tout en vous rapprochant peu à peu, jusqu'à ce que vous puissiez le toucher de la main. S'il détourne la tête, passez sur son cou la longe du licol, laissez tomber votre fouet, et attirez doucement à vous; il cédera bientôt, et alors vous lui prendrez la tête et vous la tournerez de votre côté. Saisissez alors la partie du licol qui se boucle sur le sommet de la tête; passez-en la partie la plus longue (celle qui entre dans la boucle) sous son cou, puis reprenez-la de la main droite de l'autre côté du cou, et lâchez le bout que vous tenez de la main gauche; ce que vous avez dans la main droite vous suffira pour maintenir la tête du cheval dans la position voulue. Abaissez maintenant le licol de manière à faire entrer le nez du cheval dans la muserolle; élevez-le alors et bouclez. La

première fois que vous mettrez le licol sur la tête d'un jeune cheval, vous vous placerez à sa gauche, en arrière de l'épaule, et vous ne tiendrez à la main que la partie du licol qui entoure son cou. Vous pourrez ainsi élever le licol avec les deux mains, sans lui faire peur en les lui mettant sur le nez.

Prenez alors une grande longe, que vous aurez eu soin de préparer à l'avance, et attachez-la au licol, de manière à permettre au cheval d'aller et de venir dans toute l'écurie sans que vous soyez obligé de la lâcher et sans qu'il puisse tirer dessus. En exerçant une traction très-légère sur la longe, et en rendant la main quand il cherchera à s'échapper, vous éviterez de le voir se cabrer, tirer au renard et se renverser; et cependant vous le tiendrez tout le temps et vous réussirez mieux à le rassurer et à l'habituer au licol que s'il vous était possible de l'arrêter sur place, car il n'a

aucune conscience de sa force, et si vous ne faites rien pour le faire tirer au renard, il ne saura seulement pas que cela lui est possible. Au bout de quelques minutes, vous pourrez commencer à lui faire sentir la longe et à l'attirer à vous peu à peu en la raccourcissant dans votre main.

Aussitôt que vous pourrez le tenir d'assez court, et que vous réussirez à approcher de lui à votre volonté sans le faire reculer, vous pourrez lui apprendre à se laisser conduire. Ne commencez pas à marcher devant lui en le tirant après vous ; placez-vous de côté et sollicitez-le par une légère traction continuelle et uniforme, il ne tardera pas à céder. Dès qu'il aura fait un ou deux pas, allez à lui et caressez-le, puis recommencez jusqu'à ce que vous puissiez vous en faire suivre dans toutes les directions et dans toute l'écurie, ce que vous obtiendrez en quelques minutes ; car lorsque

vous l'aurez fait tourner trois ou quatre fois à droite ou à gauche, il se figurera qu'il ne peut résister à la traction de la longe ; d'ailleurs les caresses que vous lui avez faites l'empêchent d'avoir peur de vous, et comme vous les répétez toutes les fois qu'il obéit, et qu'il aime à être caressé, il vous suivra volontiers. Si après quelques leçons de ce genre vous le mettez dans un petit enclos, il viendra à vous de lui-même.

Avant de le faire sortir de l'écurie, faites-l'y promener quelque temps de long en large en le menant souvent du côté de la porte ouverte, et en l'y faisant passer et repasser. Ayez soin que rien au dehors ne puisse l'effrayer et le faire sauter ; au moment où vous sortirez avec lui, allez aussi lentement que possible ; tenez-le de la main gauche par la muserolle, et laissez reposer la droite sur la crinière, que vous empoignerez. Quand il aura été quelques mi-

nutes hors de l'écurie, vous pourrez commencer à le conduire; il vous laissera faire sans résistance. Ne laissez approcher personne la première fois que vous le ferez sortir; si un étranger voulait prendre la longe, il s'effrayerait et tâcherait de s'enfuir. Il ne faut même pas qu'il y ait dans les environs personne qui puisse lui faire peur ou attirer son attention. Si vous êtes seul, et que vous vous y preniez bien, il ne vous faudra pas plus de force pour le tenir et pour le conduire que si vous aviez affaire à un cheval dressé.

MANIÈRE DE MENER LE CHEVAL EN MAIN

AUPRÈS D'UN CHEVAL DRESSÉ.

Si, comme il est probable, vous voulez mener votre élève en main auprès d'un cheval dressé, amenez ce dernier dans l'écurie, et

placez-le côte à côte avec le jeune cheval, au licol duquel vous mettrez deux longes. Montez alors sur le cheval dressé, et prenez une des longes de la main gauche, après l'avoir fait passer devant le poitrail de votre monture, sous la martingale s'il y en a une. Ceci est pour empêcher l'élève de reculer ; vous aurez d'ailleurs plus de facilité à le retenir parce que la longe prendra point d'appui sur le poitrail de votre cheval. Prenez la seconde longe de la main droite pour empêcher votre élève de s'élaner en avant. Faites-lui faire de cette manière quelques tours dans l'écurie, et si la porte est assez large, sortez avec lui sans le lâcher.

Si l'ouverture est trop étroite pour le permettre, faites sortir d'abord le cheval dressé, et tournez-le vers la porte ; puis amenez le poulain, et placez les longes comme je vous l'ai indiqué. Que quelqu'un le fasse alors sortir

et il ne vous restera plus qu'à porter la main à gauche et à partir.

C'est la meilleure manière de mener un jeune cheval ; vous n'éprouverez ainsi aucune difficulté, car qu'il s'élançe en avant ou qu'il cherche à reculer, les deux longes l'amèneront forcément face à face avec celui qui vous sert de monture. Vous pourrez donc suivre tous les mouvements de votre élève sans être obligé de faire de grands efforts pour le maintenir ; dès qu'il cessera de reculer, il se trouvera en place et prêt à repartir.

S'il refuse d'avancer, vous vaincrez sa résistance en poussant votre cheval contre son encolure, ce qui le forcera à aller à droite. Quand vous aurez répété ce manège deux ou trois fois, il ne demandera pas mieux que de marcher.

Après la promenade, il faudra le faire rentrer à l'écurie et l'y attacher de manière

qu'il lui soit impossible de tirer au renard. Comme il est quelquefois difficile, les premières fois, d'obtenir des jeunes chevaux d'entrer à l'écurie, je crois utile de vous donner à cet égard quelques explications.

MOYEN DE FAIRE ENTRER UN CHEVAL A L'ÉCURIE

ET DE L'Y ATTACHER.

Faites entrer le cheval dressé le premier, et tâchez d'obtenir de votre élève de le suivre de lui-même. S'il refuse, allez à lui, en tenant une petite baguette ou une cravache de la main droite ; saisissez la muserolle de son licol de la main gauche, et passez le bras droit par dessus son dos de manière à pouvoir le frapper sur le flanc droit. Amenez-le devant la porte de l'écurie, et touchez-le légèrement de votre cravache aussi en arrière que pos-

sible. Il avancera alors, et se serrera contre vous ; dirigez-le avec la main gauche, et entrez avec lui. J'ai réussi souvent à faire entrer de cette façon en moins d'une minute de jeunes chevaux qui avaient résisté pendant une demi-heure à l'effort simultané de plusieurs hommes tirant sur la longe.

Si vous ne réussissez pas par ce moyen, promenez-le un peu en long et en large, jusqu'à ce que vous l'amenez de nouveau devant la porte, sans tirer sur la longe. Alors laissez-le immobile pendant quelque temps, en lui tenant la tête dans la direction voulue au moyen du licol ; il ne restera pas là dix minutes sans entrer.

N'essayez jamais de faire entrer le cheval de force dans l'écurie ; dès lors il la regarderait comme un endroit dangereux, et s'effrayerait d'y entrer, quand même la peur n'aurait été pour rien tout à l'heure dans sa résistance.

D'ailleurs il ne lui faut pas apprendre à tirer sur la longe. On blesse et on tue même souvent de jeunes chevaux en voulant les forcer à entrer à l'écurie; ceux qui s'obstinent à le faire prennent le chemin le plus long, le plus dangereux et le plus difficile.

Si vous voulez attacher votre élève, mettez-le dans une stalle assez large, mais de peu de longueur, et fermée par une barre ou de toute autre façon par derrière, de manière qu'une fois dedans, il ne puisse pas se reculer assez pour tirer directement sur la longe. Attachez-le au milieu de la stalle; non-seulement il ne pourra reculer, mais encore la longe le retiendra s'il veut se porter à droite ou à gauche. Dans une stalle de cette espèce, on peut habituer un cheval à rester attaché par une longe très-légère, sans que jamais il se doute de ce que c'est que de tirer dessus.

Mais si vous l'avez dressé à suivre à la

longe et que vous lui ayiez appris l'usage du licol (ce qu'il faut toujours faire avant de penser à l'attacher), vous pourrez sans danger le mettre dans une stalle quelconque, en lui donnant quelque chose à manger pour le faire tenir en place au commencement. Il n'y a pas un poulain sur cinquante qui tire au renard dans ces circonstances.

DU MORS ET DE LA MANIÈRE D'Y ACCOUTUMER LE CHEVAL

Employez un mors de bridon à gros canons lisses, afin de ne pas blesser la bouche du cheval ; il faut qu'il porte une barre transversale à chaque extrémité, pour éviter qu'il ne glisse d'un côté ou de l'autre. Fixez ce mors à la têtière sans y mettre de rênes, et lâchez le cheval dans une grande écurie ou sous un hangar pendant quelque temps, jusqu'à ce

qu'il s'accoutume à le porter sans trop d'impatience, et qu'il cesse de tâcher de s'en débarrasser. Il sera bien, si vous le pouvez, de recommencer ce traitement plusieurs jours de suite avant de rien faire de nouveau. Quand le cheval sera fait au mors, mettez une seule rêne au bridon, sans martingale. Il faut lui laisser en outre le licol, ou employer une têtière qui serve à la fois de bride et de licol, et qui soit munie d'une longe, afin de pouvoir le conduire et le tenir sans lui fatiguer la bouche à force d'agir sur le mors. Il est prêt maintenant à recevoir la selle.

MANIÈRE DE SELLER LE JEUNE CHEVAL.

Un homme qui sait s'y prendre peut, sans l'effrayer, seller seul le cheval le plus sauvage. Commencez par nouer, sans les serrer,

les deux étrivières, pour éviter que les étriers ne voltigent et ne frappent le cheval; pliez les quartiers de la selle, et portez-la sous le bras droit, afin de ne pas l'effrayer. En vous approchant de lui, caressez-le avec la main, puis élevez lentement la selle, et faites-la lui flairer et toucher du nez. Ouvrez les quartiers, et frottez-lui en légèrement le cou, toujours dans le sens du poil, sans avoir peur de faire du bruit; allez de plus en plus en arrière, et finissez par faire passer la selle sur ses épaules, et enfin sur son dos. Secouez-la alors un peu avec la main, et en moins de cinq minutes vous pourrez la remuer à volonté, l'avancer et la reculer, l'ôter et la remettre, sans que l'animal y fasse attention.

Aussitôt qu'il sera accoutumé à la porter sur son dos, placez la sangle, mais faites attention à la manière dont vous vous y prendrez. Les jeunes chevaux s'effrayent souvent

en sentant serrer la sangle et en s'apercevant que la selle se colle sur leur dos. Agissez donc avec beaucoup de prudence et de douceur, et ne sanglez au début que juste autant qu'il le faudra pour faire tenir la selle. Quand vous aurez promené votre cheval un instant, vous pourrez serrer la sangle autant que vous voudrez sans qu'il s'en préoccupe.

Avant de placer la selle sur son dos, ayez soin de vous assurer que les panneaux sont bien en ordre, et que rien ne peut le blesser ou le gêner. Elle ne doit pas avoir de courroies pendant par derrière; cela pourrait l'effrayer.

Quand le cheval sera sellé, prenez dans la main droite une petite cravache, saisissez une rêne de chaque main en passant le bras droit par dessus la selle, et faites-le marcher dans l'écurie pour lui apprendre l'usage de la bride; apprenez-lui à tourner dans toutes les direc-

tions, et à s'arrêter en sentant les rênes. Caresser-le toujours, et rendez-lui la main toutes les fois que vous le ferez arrêter.

La première fois que vous monterez votre cheval, soyez seul, et placez-vous dans une écurie ou sous un hangar assez élevés pour que vous ne risquiez pas de vous blesser la tête une fois que vous serez dessus. Dans une écurie, vous lui en apprenez plus long en deux heures que vous ne le feriez en quinze jours dehors. Si vous suivez bien mes conseils, vous pourrez monter l'animal le plus difficile sans peine et sans danger. Il faut naturellement le dresser par degrés, jusqu'à ce qu'il s'établisse entre vous et lui une confiance mutuelle. Apprenez-lui d'abord à suivre à la longe et à se laisser attacher; accoutumez-le ensuite à porter le mors et la selle; et il ne vous restera plus qu'à monter dessus sans l'effrayer; vous pourrez alors le diriger comme tout autre cheval.

MANIÈRE DE MONTER SUR LE CHEVAL.

Commencez par le caresser des deux côtés, et par le manier autour de la selle, jusqu'à ce qu'il reste bien tranquille sans être tenu, et qu'il ne s'inquiète pas de vous voir tourner en tous sens autour de lui.

Quand il sera bien calme, prenez un petit bloc en bois, d'un pied à dix-huit pouces de hauteur, et mettez-le auprès de lui à l'endroit que vous avez choisi ; montez sur ce bloc en vous élevant lentement et graduellement ; les chevaux remarquent très-bien les changements de position, et si vous montiez brusquement sur le bloc, vous lui feriez peur. En vous élevant graduellement, au contraire, vous arriverez sans l'effrayer à peu près à la même hauteur que si vous étiez sur son dos.

Dès que vous le verrez bien rassuré, dé-

faites le nœud de l'étrivière qui est de votre côté et mettez le pied gauche dans l'étrier en appuyant le genou contre le cheval, et en le touchant à l'ars avec le bout du pied. Placez la main droite sur le devant de la selle, en appuyant du côté opposé à celui où vous vous tenez; prenez de la main gauche les rênes et une poignée de crins, puis pesez peu à peu sur l'étrier et sur votre main droite jusqu'à ce que la totalité de votre poids soit supportée par le cheval. Recommencez plusieurs fois, en vous élevant toujours de plus en plus au-dessus du bloc, jusqu'à ce qu'enfin, vous puissiez passer la jambe par dessus la croupe du cheval et vous mettre en selle.

L'usage du bloc offre trois avantages importants. D'abord un changement soudain de position est très-apte à effrayer un jeune cheval qui n'a pas encore été beaucoup manié; il vous laisse approcher et rester auprès de lui

sans s'effrayer, parce qu'il vous a déjà vu le faire et qu'il se souvient qu'alors vous l'avez caressé; mais essayez de ramper vers lui à quatre pattes, vous verrez comme il aura peur. Pour la même raison il aurait encore peur de vous, si vous pouviez vous soutenir au-dessus de son dos sans le toucher. Le premier avantage du bloc est donc de l'habituer peu à peu à vous voir prendre peu à peu la position où vous serez en le montant.

En second lieu, vous lui faites sentir votre poids sur l'étrier et sur la selle par degrés, et vous l'habituez ainsi à une chose qui l'effraierait beaucoup s'il la sentait tout à coup. Enfin le bloc vous élève de telle manière, que vous n'avez pas à vous élancer pour monter sur son dos, et que vous pouvez vous placer doucement en selle. Or, avec ces précautions, il n'y a pas de cheval si ombrageux que vous ne puissiez le monter sans lui faire faire de

sottises. Je l'ai essayé avec les chevaux les plus difficiles que j'ai pu trouver, et toujours avec un succès complet

Pendant que vous montez, votre cheval doit toujours avoir la tête libre. On ne peut jamais donner un bon dressage à un cheval qui a besoin d'être tenu pendant qu'on monte dessus ; et un jeune animal n'est jamais si sûr que lorsqu'il montre assez de confiance et de tranquillité pour rester en place sans être tenu.

MANIÈRE DE CONDUIRE LE JEUNE CHEVAL.

Pour le faire avancer, ne lui donnez pas de coups de talon, et ne faites rien qui puisse lui faire peur et le faire sauter.

Parlez-lui d'une voix caressante, et s'il reste immobile, tirez un peu la rêne gauche

pour le faire déplacer et laissez-le marcher ensuite, les rênes flottantes. Promenez-le dans l'écurie jusqu'à ce qu'il obéisse bien au mors, et que vous puissiez, à volonté, le faire tourner dans tous les sens et l'arrêter. Avant de quitter l'écurie, descendez et remontez souvent pour l'habituer à ce manège.

Au bout d'une heure ou deux, il devra être assez bien dressé déjà pour que vous puissiez le mener dehors et le conduire où vous voudrez sans qu'il fasse ni sauts ni efforts pour se débarrasser de vous.

La première fois que vous le ferez sortir, soyez prudent et doux avec lui, car il se sentira un peu plus libre de sauter et de s'emporter, et sera un peu plus disposé à s'effrayer que lorsqu'il était dans l'écurie. Cependant vos caresses et vos leçons l'auront assez amadoué pour que vous puissiez le conduire sans trop de peine et sans danger.

Dans les commencements, vous tiendrez la rêne gauche d'un peu plus court que la droite, afin de pouvoir, si votre cheval s'effraie, l'empêcher de sauter en lui tournant la tête vers vous. Ce moyen empêchera un cheval quelconque de s'élaner en avant, de se cabrer ou de s'emporter. S'il est rétif et qu'il ne veuille pas avancer, vous l'y obligerez beaucoup plus sûrement en tournant sa tête de côté qu'en le fouettant, ce qui est souvent sans effet. S'il le faut, faites le tourner sur lui-même deux ou trois fois de suite; cela l'entournera, et alors un petit coup de cravache le fera avancer sans difficulté.

N'employez jamais la martingale pour dresser un cheval. Tous les mouvements de la main doivent se transmettre directement au mors, sans que la martingale vienne changer la direction de la puissance. Vous conduirez le jeune cheval beaucoup plus facile-

ment s'il n'en a pas, et il vous faudra bien moins longtemps pour lui faire connaître le mors. La martingale, d'ailleurs, vous empêcherait de lui tourner la tête s'il essayait de faire des sottises.

Quand vous aurez monté votre cheval jusqu'à ce qu'il soit parfaitement tranquille et habitué au mors, il sera temps d'employer la martingale s'il porte la tête trop haut ou trop en avant.

Ayez soin de ne pas le monter au commencement pendant assez longtemps pour l'échauffer, le fatiguer et le rebuter. Descendez dès que vous vous apercevrez qu'il est las ; caressez-le alors et laissez-le reposer ; vous vous en ferez aimer et vous ne risquerez pas de le rendre rétif ou méchant.

MANIÈRE D'APPRENDRE A UN CHEVAL

A BIEN TENIR LA TÊTE (1).

Souvent, la première chose que font les cultivateurs qui veulent dresser un jeune cheval, c'est de lui mettre le *bitting harness* (harnais à mors), en tendant les rênes autant qu'ils le peuvent, puis de le lâcher pendant une demi-journée dans un champ. C'est là une grande cruauté, très-nuisible d'ailleurs au jeune cheval qui a toujours eu l'habitude de courir dans le pâturage la tête baissée. J'ai vu des poulains en souffrir assez pour ne jamais s'en remettre entièrement.

Avant de mettre au cheval le *bitting har-*

(1) Les fermiers américains ont l'habitude, pour apprendre à leurs poulains à bien tenir la tête, de les placer dans un champ, après leur avoir mis un mors dont les rênes vont s'attacher à un surfaix; c'est presque notre *cavalier* en bois.

(Note du traducteur.)

ness, il faut l'habituer au mors ; et alors encore ne faut-il tendre les rênes que de manière à lui conserver la tête à la hauteur où il la porte ordinairement, que ce soit haut ou bas. Il ne tardera pas à comprendre qu'il ne peut plus la baisser, et qu'en l'élevant un peu il soulage sa bouche de la pression du mors. Cela lui donnera l'idée de la redresser, de sorte que vous pourrez raccourcir les rênes d'un point chaque fois que vous lui mettrez le *bitting harness*; il élèvera la tête de plus en plus pour se soulager ; vous la lui placerez, ainsi que le cou, comme vous le désirerez, et vous lui donnerez un port gracieux et élégant sans le blesser, le rendre furieux et lui abîmer la bouche.

Si vous serrez beaucoup les rênes la première fois, le cheval ne pourra pas lever la tête assez pour se soulager ; il tirera alors tout le temps, piaffera, se tourmentera, se mettra en

sueur, et finira par se renverser. Plus d'un cheval s'est tué en tombant en arrière avec le *bitting harness*; car la tête se présente la première et supporte le choc de tout le poids du corps.

Quand on veut absolument tenir les rênes très-tendues, du moins ne faut-il laisser le harnais au cheval qu'un quart d'heure ou vingt minutes à la fois.

MANIÈRE DE CONDUIRE A LA VOITURE UN CHEVAL

VICIEUX OU DIFFICILE.

Prenez l'un de ses pieds de devant et ployez son genou de manière à relever entièrement le pied renversé et à lui faire presque toucher le corps; passez un nœud coulant par dessus le genou, remontez-le jusqu'au paturon, afin de maintenir le pied dans cette position, et fixez le tout au moyen d'une seconde courroie

serrée entre le sabot et le paturon, pour empêcher que le nœud coulant ne glisse.

Le cheval se trouvera alors sur trois jambes ; vous pourrez le manier comme vous le voudrez, car il lui sera impossible de ruer. Il y a, dans cette opération de relever le pied, *quelque chose* qui dompte le cheval mieux et plus vite que quelque autre chose qu'on puisse lui faire. Aucune méthode n'est égale à celle-ci pour corriger un cheval qui rue, et cela pour plusieurs raisons.

La première, c'est qu'il y a un principe qui régit la nature du cheval : en vous rendant maître de l'un de ses membres, vous vous rendez en grande partie maître de l'animal tout entier.

Peut-être avez-vous déjà vu mettre en pratique cette théorie ; quelques individus cousent ensemble les deux oreilles du cheval pour l'empêcher de ruer. J'ai lu dans un journal

que pour faire rester tranquille un cheval difficile à ferrer, il suffisait de lui attacher une oreille la pointe en bas. Ce journal ne donnait pas de raisons à l'appui du moyen qu'il proposait; mais je l'ai essayé plusieurs fois et il m'a semblé réussir assez bien. Cependant, je ne vous conseille pas de l'employer, et encore moins celui qui consiste à coudre ensemble les deux oreilles. Le seul avantage que vous puissiez en retirer, c'est de détourner l'attention du cheval par le dérangement de ses oreilles, en sorte qu'il se défend moins au moment où on le ferre. En lui levant le pied, vous opérerez d'après le même principe, mais avec beaucoup plus de succès. La première fois que vous le ferez, il deviendra peut-être furieux, cherchera à frapper du genou, et s'efforcera de se délivrer par tous les moyens possibles. Mais en voyant qu'il ne le peut pas, il se lassera bientôt et se calmera.

Par ce moyen, vous le dompterez mieux que par tout autre, et cela avec si peu de danger pour lui ou pour vous, qu'après lui avoir levé le pied, vous pourrez, si vous le voulez, vous asseoir pour le regarder faire jusqu'à ce qu'il ait fini de se débattre. Quand vous le verrez calmé, allez à lui, détachez-lui le pied, frottez-lui la jambe, caressez-le, et laissez-le un peu reposer; puis replacez l'appareil. Recommencez ce manège plusieurs fois de suite, en relevant le toujours même membre, et bientôt le cheval apprendra à se tenir sur trois jambes assez bien pour que vous puissiez le faire marcher pendant quelque temps.

Quand vous verrez qu'il a pris un peu d'habitude de cette manière de voyager, harnachez-le et mettez-le au tilbury (1). Quand ce serait le cheval le plus sauvage de la création,

(1) *Sulky*, petit tilbury à une seule place.

(Note du traducteur.)

il n'y a rien à craindre; car tant qu'il aura le pied en l'air, il ne pourra pas ruer, et il lui sera impossible d'aller assez vite pour faire un accident. Quelque difficile qu'il soit ordinairement, quand même il aurait l'habitude de s'emporter chaque fois qu'on le met à la voiture, vous le conduirez comme vous le voudrez. S'il veut courir, rendez-lui la main; fouettez-le même; il n'y a aucun danger. Il ne pourra pas courir bien vite sur trois jambes, et il sera bientôt fatigué. Contentez-vous donc de le diriger, et bientôt il sera content que vous l'arrêtiez. Il s'arrêtera à la parole.

Ce moyen le corrigera parfaitement, et de suite, de l'habitude de ruer. Les chevaux qui ruent à la voiture sont la terreur de la plupart des conducteurs, auxquels on entend souvent dire en parlant d'un cheval méchant : « Qu'il fasse ce qu'il voudra, je ne m'en inquiète pas, pourvu qu'il ne rue pas. » Or cette

méthode est infaillible pour faire perdre aux chevaux cette dangereuse habitude. Il y a une foule de moyens d'atteler un cheval qui rue et de le forcer d'aller, mais il n'en continue pas moins tout le temps à donner des coups de pied ; et on ne le corrige pas. Les chevaux ruent parce qu'ils ont peur de ce qui se trouve derrière eux, et quand ils touchent quelque chose et qu'ils se font mal, ils n'en ruent que plus fort ; ils se blessent de plus en plus, ce qui fixe d'autant mieux l'événement dans leur mémoire ; il finit par devenir impossible de les rassurer contre la frayeur que leur cause un objet quelconque auquel ils sont attelés.

Mais par cette nouvelle méthode, vous pourrez les atteler à un tilbury, à une char-
rue, à un chariot, en somme à quoi que ce soit, quelque effrayant que cela leur paraisse d'abord et quelque bruit que fasse le véhicule.

Ils auront peur au commencement; mais ils ne pourront ni ruer ni se blesser, et ils se rassureront bientôt en reconnaissant que votre intention n'est pas de leur faire du mal. Vous pourrez alors leur rendre l'usage de leur jambe, et les conduire sans danger. Il ne faut que quelques heures pour rendre un cheval tranquille dans le harnais par ce moyen.

MOYEN DE FAIRE TIRER LES CHEVAUX QUI S'Y REFUSENT

Les chevaux ne savent pas ce que c'est que de refuser de tirer. C'est nous qui le leur enseignons en les maltraitant ou en les conduisant mal.

Quand un cheval refuse de tirer, cela vient presque toujours de ce qu'il est mal conduit, trop excité, affolé, ou de ce qu'il ne sait comment s'y prendre; il est très-rare que ce soit

par mauvaise volonté : il ne comprend pas, voilà tout. Ce sont les chevaux les plus ardents, les plus courageux qui sont les plus exposés à contracter ce défaut, et c'est toujours par la faute de leurs conducteurs. Il arrive souvent qu'il se trouve dans un attelage un cheval si ardent, que dès qu'il entend le signal du départ, il s'élançe dans le collier sans attendre son camarade. Il n'enlève pas la charge, mais il reçoit dans les épaules une secousse douloureuse qui le force à se rejeter en arrière ; il arrête alors l'autre cheval, qui se mettait en mouvement. Si le cocher continue à les laisser aller, voici ce qui se passe : le cheval lent recommence à tirer, mais pendant ce temps le cheval ardent a fait un second saut en avant et s'est rejeté une seconde fois en arrière ; tous deux craignent alors de repartir, perdent la tête, et ne savent plus ni ce qui les arrête, ni comment enlever la charge.

Alors viennent les coups de fouet et les cris du cocher, jusqu'à ce qu'il y ait quelque chose de cassé ou que par hasard la voiture s'ébranle.

Mais quelle faute chez le cocher que de battre son cheval dans ce cas ! La raison et le sens commun ne devraient-ils pas lui faire comprendre qu'il ne demandait pas mieux que de partir, mais que seulement il ne savait comment faire ? Et faut-il le fouetter parce qu'il ne sait pas tirer ? Pourquoi alors ne pas le battre aussi parce qu'il ne sait pas parler ? L'homme raisonnable ne se met pas en colère ; il réfléchit avant d'agir. Pour enlever une charge, il est nécessaire que les chevaux tirent tranquillement et uniformément, et vous ne pouvez vous attendre à voir agir tranquillement et uniformément un cheval que vous êtes en train de battre. Il n'arrivera pas une fois sur cinq cents que vous réussissiez à corriger par

des coups un cheval qui ne tire pas franchement; vous ne faites que mettre de l'huile sur le feu, et le rendre encore plus difficile pour une autre fois.

Remarquez ce que font les chevaux qui ont déjà été maltraités dans des cas semblables; dès que quelque chose va mal, ils tournent la tête et regardent en arrière. C'est simplement parce qu'ils ont été déjà battus, et qu'ils sont inquiets de ce qui va se passer derrière eux. C'est une habitude invariable chez eux; ils regardent derrière eux comme les chevaux qui ont des coliques regardent leurs flancs; et les uns ont aussi besoin que les autres de pitié, de douceur et d'un traitement rationnel.

Quand votre cheval s'arrête ou s'anime par trop, si vous le voyez se lancer follement dans le collier ou regarder autour de lui et témoigner ainsi qu'il ne sait que faire, soyez sûr que quelque chose va mal, et que ce sont de

bons traitements qu'il lui faut. Commencez par le caresser ; et, du moins, s'il ne comprend pas de suite ce que vous lui voulez, il ne s'animera pas au point de sauter, de casser quelque chose, et de faire tout aller de travers parce qu'il a peur. Tant que vous resterez calme, et que vous empêcherez votre cheval de trop s'animer, vous aurez dix chances contre une de lui faire comprendre ce que vous lui voulez ; vous n'en auriez pas une sur dix si vous le battiez. Quand vous aurez obtenu de lui, par de bons traitements, ce que vous lui demandez, ce petit accident sera bientôt oublié, et il apprendra vite à tirer franchement. Ne perdez jamais de vue que le cheval ne fait des sottises que parce qu'il a peur, parce qu'il est trop animé, ou parce que vous ne savez pas vous en faire comprendre ; un mot prononcé d'une voix menaçante excite tellement un cheval nerveux, que quelquefois c'est assez

pour augmenter la rapidité de son pouls de dix pulsations par minute.

Nous ne devrions jamais oublier que nous avons affaire à des animaux auxquels il est fort difficile de comprendre nos mouvements, nos signes et nos paroles ; et nous ne devrions ni nous impatienter de ce qu'ils ne saisissent pas de suite ce que nous leur voulons, ni nous étonner de ce que tout ne va pas à notre guise. Avec toute notre intelligence, si nous étions à la place du cheval, il ne nous serait pas facile de comprendre les ordres d'un étranger s'exprimant dans une langue inconnue pour nous. Nos paroles et nos manières d'agir sont tout aussi étrangères au cheval que le langage des autres pays l'est pour nous ; et nous ferions bien de faire avec lui ce que nous pensons que l'étranger devrait faire avec nous, et tâcher d'agir sur son imagination plutôt que de le battre.

Il ne faut que quelques minutes pour faire repartir un cheval rebuté ; il ne demande pas mieux que de tirer ; il faut seulement lui montrer comment il doit s'y prendre. Jamais un cheval , dans ce cas , n'a mis entre mes mains plus d'un quart d'heure à comprendre, souvent j'ai réussi en moins de trois minutes.

Il n'y a presque pas d'attelage qui, après s'être rebuté, ne parte franchement si vous le laissez tranquille pendant cinq ou dix minutes, comme si tout allait parfaitement, et qu'ensuite vous le tourniez un peu à droite ou à gauche en lui parlant doucement, de manière à le mettre en mouvement avant qu'il ne sente le poids de la charge. Mais si vous avez affaire à des chevaux que vous ne conduisez pas vous-même, qui ont été rebutés, abrutis et battus pendant quelque temps, allez à eux ; accrochez les rênes à leurs colliers ou à la voiture, de manière qu'ils n'en sentent aucunement

l'effet ; faites éloigner le conducteur et les spectateurs, s'il y en a, afin qu'ils n'attirent pas l'attention de l'attelage ; défaites les paturges, pour que les chevaux puissent baisser la tête s'ils le veulent, et laissez-les se rassurer et se calmer pendant quelques minutes. Pendant ce temps, restez à leur tête et caressez-les ; non-seulement cela les calmera, mais encore les spectateurs croiront que vous faites quelque chose qu'ils ne comprennent pas, et ne connaîtront pas votre *secret*.

Quand vous voudrez faire repartir les chevaux, mettez-vous devant eux. Comme il y a rarement plus d'un cheval vraiment rebuté dans un attelage, c'est devant lui que vous vous placerez de préférence ; s'il est plus ardent que l'autre, laissez-le appuyer son nez contre votre poitrine ; il ira lentement, plutôt que de vous renverser. Tournez maintenant avec douceur les chevaux à droite, sans ce-

pendant les laisser donner dans le collier avant l'appel de langue; arrêtez-les d'une voix douce; caressez-les un peu; puis faites-les retourner à gauche, de la même manière. Ils sont maintenant à vous; retournez-les à droite, affermissez-les dans le collier, et vous pourrez les mener comme vous voudrez.

Il y a un moyen plus rapide de faire partir un cheval rebuté; mais il est moins sûr. Faites-le avancer jusqu'à ce que ses épaules portent dans le collier et que ses traits soient tendus; prenez alors l'un de ses pieds de devant dans votre main, et dites au conducteur de faire partir l'attelage. Le cheval essaiera de marcher; lâchez alors son pied, et il ira.

Si vous avez à corriger un cheval qui refuse depuis longtemps de tirer, et chez lequel ce soit devenu une habitude, vous ferez bien de lui consacrer une demi-journée. Mettez-le à côté d'un cheval tranquille; placez les rênes

comme à l'ordinaire ; attachez les traits et les courroies des harnais de manière que rien ne l'inquiète et ne l'excite. N'accrochez pas les panurges et laissez-lui la tête libre. Promenez les deux chevaux ensemble pendant quelque temps aussi lentement et aussi tranquillement que possible ; arrêtez-vous souvent, approchez-vous du cheval que vous voulez corriger et caressez-le. N'ayez pas de fouet, et faites tout pour le rassurer. Il apprendra bien vite à avancer dès que vous le lui direz.

Aussitôt qu'il obéira bien, attelez-les tous deux à un petit chariot vide que vous placerez de manière qu'il parte facilement. Il sera bien de raccourcir un peu les traits du cheval *maître d'école*, afin que si cela est nécessaire, il puisse ébranler le chariot la première fois.

Au début, ne faites faire à votre attelage que quelques dizaines de mètres ; observez

bien votre cheval, et s'il donne des signes d'inquiétude et d'animation, arrêtez-le avant qu'il s'arrête de lui-même, caressez-le, puis repartez. Quand vous verrez que tout va bien, faites monter une petite côte à vos chevaux, puis une plus longue, et chargez peu à peu la voiture. Cette méthode apprendra à tout cheval à tirer franchement.

MANIÈRE DE DRESSER UN CHEVAL AU HARNAIS.

Menez-le dans une écurie, comme quand vous avez voulu le monter; prenez le harnais et passez-le lui sur le corps comme vous avez fait pour la selle, jusqu'à ce qu'il y soit assez habitué pour que vous puissiez le lui mettre et le secouer sans qu'il s'en occupe. Bouclez alors les rênes, caressez le cheval pendant que vous les passerez dans les clefs, puis conduisez-le dans

l'écurie jusqu'à ce qu'il supporte bien leur battement sur ses hanches. Il y a de jeunes chevaux qui s'y font difficilement, et qui en ont aussi peur que du fouet.

Quand votre élève sera familiarisé avec le harnais et avec les rênes, sortez-le, mettez-le auprès d'un cheval sage, et faites pour lui ce que vous avez fait pour le cheval rebuté. Pour dresser un cheval au harnais ou à la voiture, *employez toujours une bride sans œillères.*

MANIÈRE D'ATTELER UN CHEVAL AU TILBURY (SULKY).

Menez-le autour de cette voiture; faites-lui en faire le tour; laissez-la lui regarder, flairer et toucher du nez, jusqu'à ce qu'il ne s'en occupe plus; alors tournez le brancard un peu à gauche, et placez le cheval devant la roue

de droite. Faites mettre quelqu'un à sa droite pour le maintenir par la bride, tandis que vous-même vous vous placerez à sa gauche, tourné du côté du tilbury. Le cheval sera alors obligé de rester dans cette position.

Jetez la main gauche en arrière et laissez-la reposer sur la hanche du cheval ; prenez le brancard de la main droite et attirez-le doucement à la portée de la main gauche, qui doit rester stationnaire. Que rien que votre bras ne touche le dos du cheval ; aussitôt que le brancard sera bien carrément au-dessus de lui, la personne placée à sa droite le prendra et l'abaissera doucement sur les supports de la dossière.

Ne vous dépêchez pas en attelant ; en général, plus vous irez lentement et mieux cela vaudra. Une fois le brancard placé, secouez-le légèrement, afin que le cheval le sente bien de chaque côté. Quand il le supportera sans s'ef-

frayer, accrochez les traits, bouclez la sous-ventrière, etc., puis faites-le avancer lentement. Que l'un de vous tienne le cheval par la bride pour le maintenir, tandis que l'autre lui fera sentir les rênes par derrière jusqu'à ce qu'il puisse le conduire.

Après l'avoir conduit pendant quelque temps à pied, vous pourrez monter en voiture et tout ira bien. Il est très-important d'aller doucement au début ; mais quand le cheval aura été un peu au pas, il y aura moins de danger de le voir s'effrayer. On a le plus grand tort de monter en voiture de suite et de vouloir conduire le cheval dès qu'on l'a attelé. Il y a alors trop de choses à lui faire comprendre à la fois. Le brancard, les rênes, les harnais, le bruit de la voiture, tout cela tend à l'effrayer ; il faut l'y habituer par degrés. S'il est très-vigoureux et ombrageux, je vous engage, pour la première fois, à lui lever un pied

comme je vous l'ai indiqué plus haut.

MANIÈRE DE FAIRE COUCHER UN CHEVAL.

Toutes les fois que vous voudrez apprendre quelque chose à un cheval, il faudra naturellement commencer par lui donner une idée aussi nette que possible de ce que vous voulez qu'il fasse, et le lui faire recommencer jusqu'à ce qu'il l'apprenne parfaitement.

Pour faire coucher un cheval, ployez-lui la jambe antérieure montoir, et attachez-la comme je vous l'ai expliqué. Mettez-lui alors un surfaix et attachez une longe au paturon de la jambe antérieure hors montoir ; faites-en passer l'extrémité sous le surfaix, de manière à la maintenir dans la position voulue ; prenez le mors de la main gauche et attirez à vous la longe avec la main droite, sans à coups.

En même temps poussez le cheval avec l'épaule jusqu'à ce qu'il bouge. Aussitôt qu'il se déplacera, la longe que vous tirez élèvera son pied droit, et il tombera sur les genoux. Conservez la longe tendue, pour qu'il ne puisse pas se remettre sur son pied, s'il se relevait. Maintenez-le dans cette position, et tournez-lui la tête de votre côté; en même temps exercez sur son flanc, avec votre épaule, une pression non pas violente, mais uniforme et continue. Au bout de dix minutes il se couchera. Dès lors il sera complètement dompté et vous pourrez le manier à votre fantaisie. Défaites les courroies, laissez-le redresser ses jambes, frottez-lui légèrement la tête et le cou dans le sens du poil; maniez ses jambes, et quand il sera resté couché pendant dix à vingt minutes, faites-le relever. Après un instant de repos, recommencez à le faire coucher. Répétez l'opération trois ou quatre fois, cela suffira pour

une leçon. Donnez-lui deux leçons par jour; après quatre leçons vous pourrez le faire coucher en empoignant un de ses pieds. Quand il saura bien obéir de cette manière, touchez-lui avec une cravache le pied droit pendant que vous prendrez le gauche, et au bout de peu de jours il se couchera rien qu'en voyant le mouvement de la cravache.

MOYEN D'APPRENDRE AU CHEVAL A VOUS SUIVRE.

Placez-le dans une grande écurie ou sous un hangar d'où il ne puisse s'échapper, et mettez-lui un licol ou une bride. Allez à lui et caressez-le, puis prenez-le par son licol et tournez-le vers vous, en le touchant en même temps sur les hanches avec un long fouet. Conduisez-le dans toute la longueur de l'écurie, en le caressant sur le cou et en lui disant

d'une voix caressante : « Viens ici, mon garçon ; » ou, si vous le voulez, au lieu de « mon garçon, » dites le nom du cheval. Toutes les fois que vous tournerez dans un coin, touchez-le légèrement avec le fouet, pour le faire approcher de vous, puis caressez-le. Il ne tardera pas à apprendre à venir à vous pour éviter le fouet et pour recevoir des caresses, et vous pourrez vous en faire suivre sans le tenir par la longe. S'il s'arrête et vous tourne le dos, allongez-lui quelques bons coups de fouet dans les jambes de derrière ; il se retournera vers vous. Alors, caressez-le. Quelques leçons suffiront pour le faire accourir en voyant le fouet en mouvement, et au bout de vingt ou trente minutes, il vous suivra dans toute l'écurie.

Quand vous lui aurez donné deux ou trois leçons à l'écurie, conduisez-le dans un petit enclos et continuez-y son éducation ; après

quoi vous pourrez le mener sur la route et vous en faire suivre comme vous le voudrez.

**MOYEN D'APPRENDRE A UN CHEVAL A RESTER
TRANQUILLE SANS ÊTRE TENU.**

Quand votre cheval vous suivra bien, placez-le au milieu de l'écurie; caressez-le en commençant par la tête et en allant vers la croupe. S'il remue, donnez-lui un coup de fouet et remettez-le dans la position qu'il a quittée. Si, au contraire, il reste tranquille, caressez-le et continuez à le flatter jusqu'à ce que vous puissiez en faire le tour sans qu'il bouge. Marchez autour de lui en allant de plus vite en plus vite, et ne le touchez plus que rarement. Agrandissez votre cercle peu à peu, et, si le cheval remue, appliquez-lui un coup de fouet et remettez-le en place. S'il se

tient tranquille, allez souvent à lui et caressez-le, puis recommencez votre promenade autour de lui.

Ne le laissez pas trop longtemps dans cette position ; faites-le venir à vous de temps en temps, et faites-vous en suivre tout autour de l'écurie. Alors remettez-le en place à un autre endroit et recommencez la leçon ; elle ne doit pas durer plus d'une demi-heure chaque fois.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE.	v
INTRODUCTION.	17
Principes fondamentaux de ma théorie, fondés sur l'étude des particularités de la nature du cheval.	31
Comment il faut s'y prendre pour aller chercher le cheval au pâturage.	39
Comment faire entrer le cheval à l'écurie sans difficulté.	41
Un moment de réflexion.	44
Du licol.	44
Observations sur le cheval.	46

Expérience.	47
De l'habitude qu'a le cheval de flairer.	49
Opinion de la majorité des hippiatres.	51
Du système de Powell pour approcher un jeune cheval.	55
Remarques sur le système de Powell. — Moyen de gouverner des chevaux de toute espèce.	62
Conduite à tenir avec un cheval rétif.	68
Placement du licol.	70
Manière de mener le cheval en main auprès d'un cheval dressé.	75
Moyen de faire entrer un cheval à l'écurie et de l'y attacher.	78
Du mors et de la manière d'y accoutumer le cheval.	81
Manière de seller le jeune cheval.	82
Manière de monter sur le cheval.	86
Manière de conduire le jeune cheval.	89
Manière d'apprendre à un cheval à bien tenir la tête.	93
Manière de conduire à la voiture un cheval vicieux ou difficile.	95
Moyen de faire tirer les chevaux qui s'y refusent.	101

Manière de dresser un cheval au harnais.	111
Manière d'atteler un cheval au tilbury (sulky).	112
Manière de faire coucher un cheval.	115
Moyen d'apprendre au cheval à vous suivre.	117
Moyen d'apprendre à un cheval à rester tranquille sans être tenu.	119

FIN DE LA TABLE.

Manière de dresser un cheval au haras. 111

Manière d'atteler un cheval au giboy (selon). 112

Manière de faire cocher un cheval. 113

Moyen d'apprendre un cheval à vous suivre. 114

Moyen d'apprendre à un cheval à rester tranquille. 115

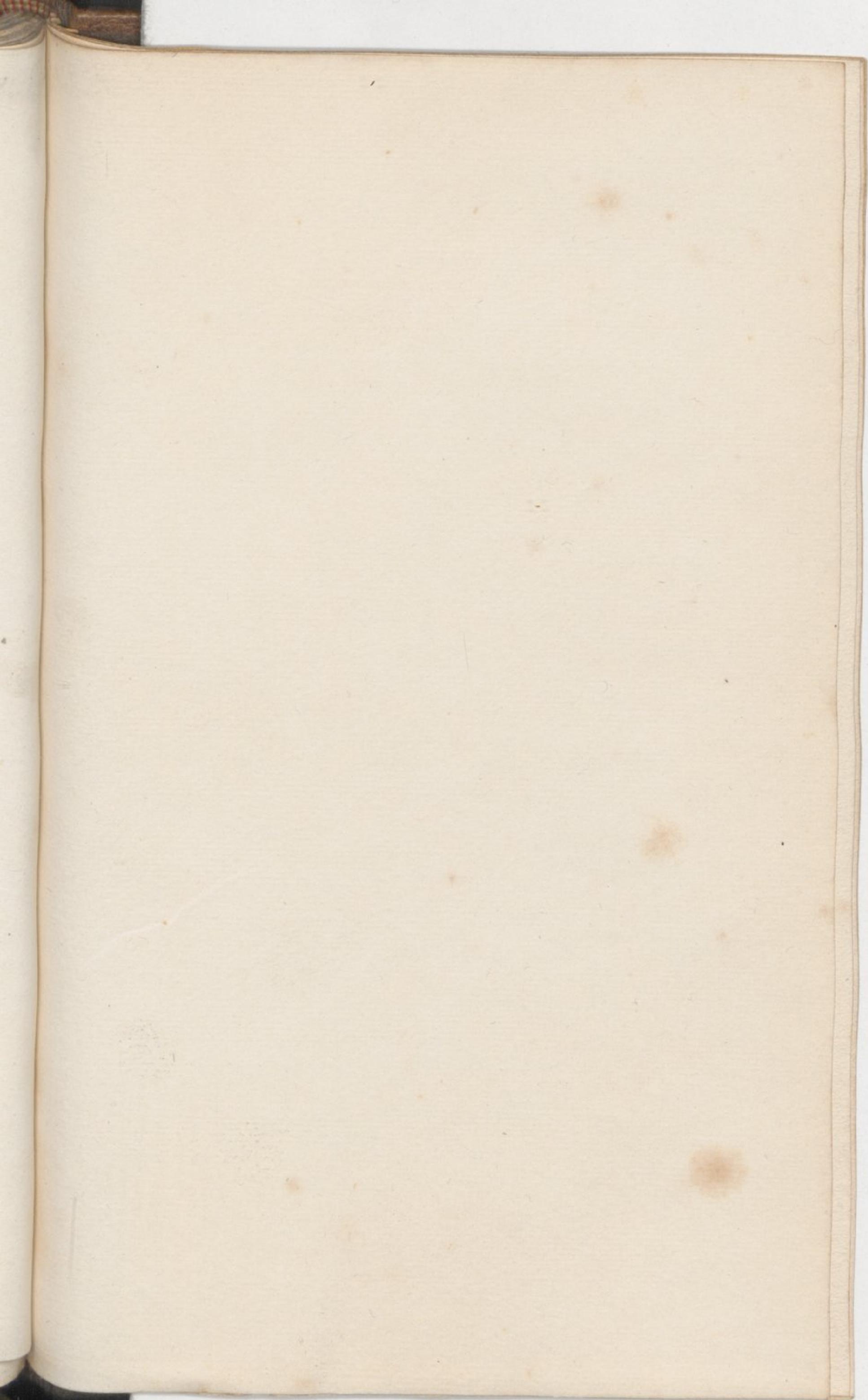
Manière de faire marcher un cheval sans être tenu. 116

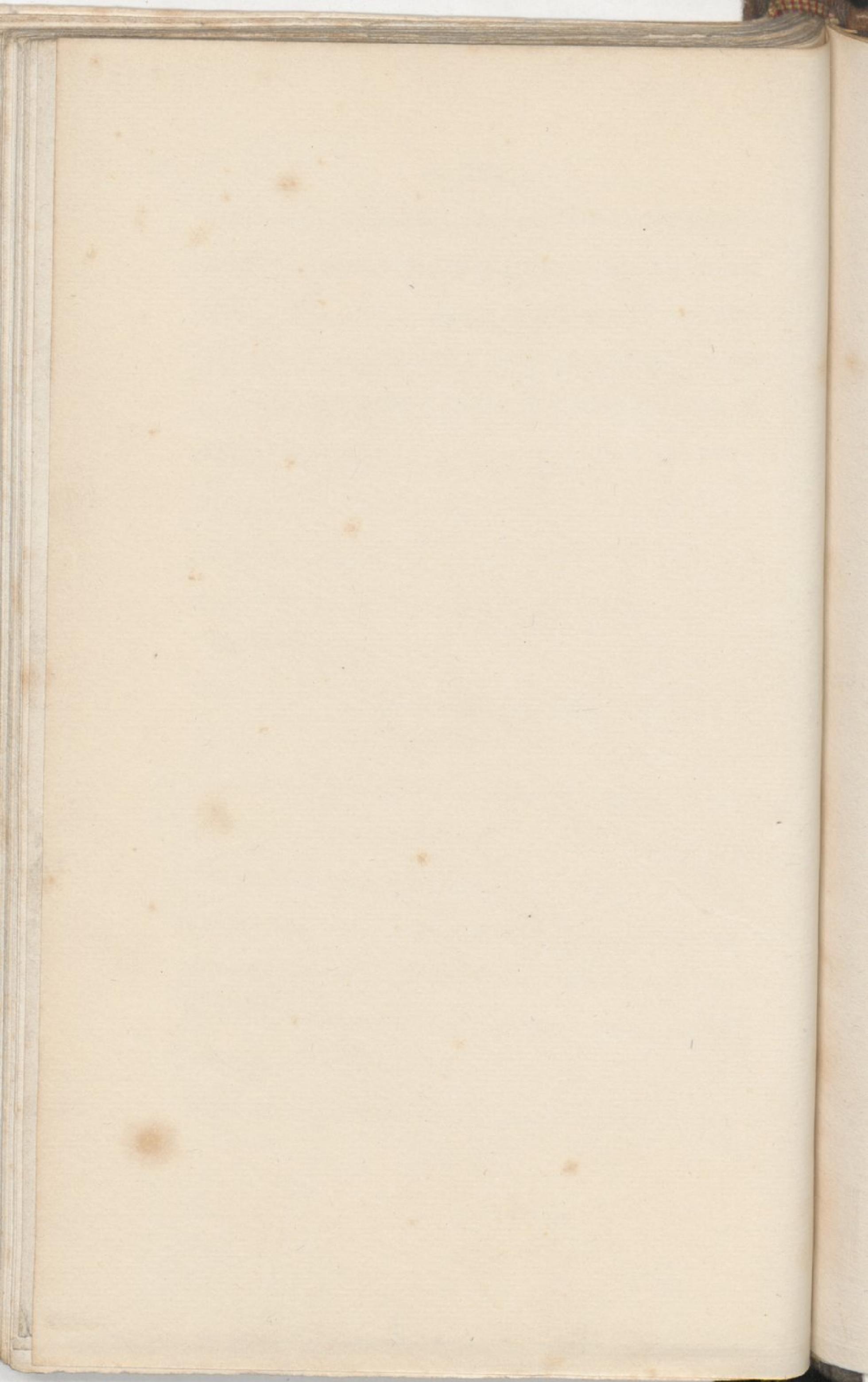
Manière de faire marcher un cheval sans être tenu. 117

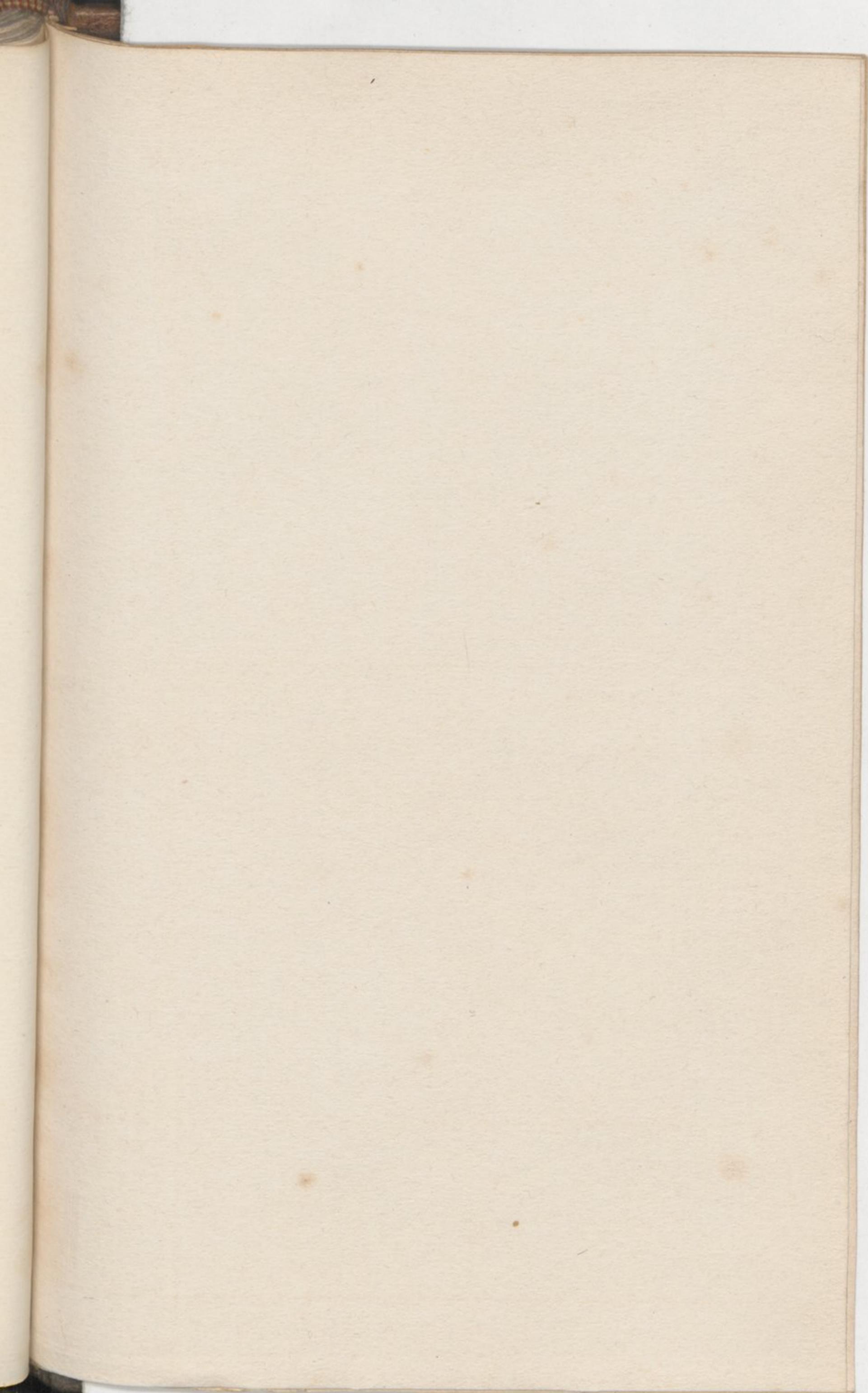
Manière de faire marcher un cheval sans être tenu. 118

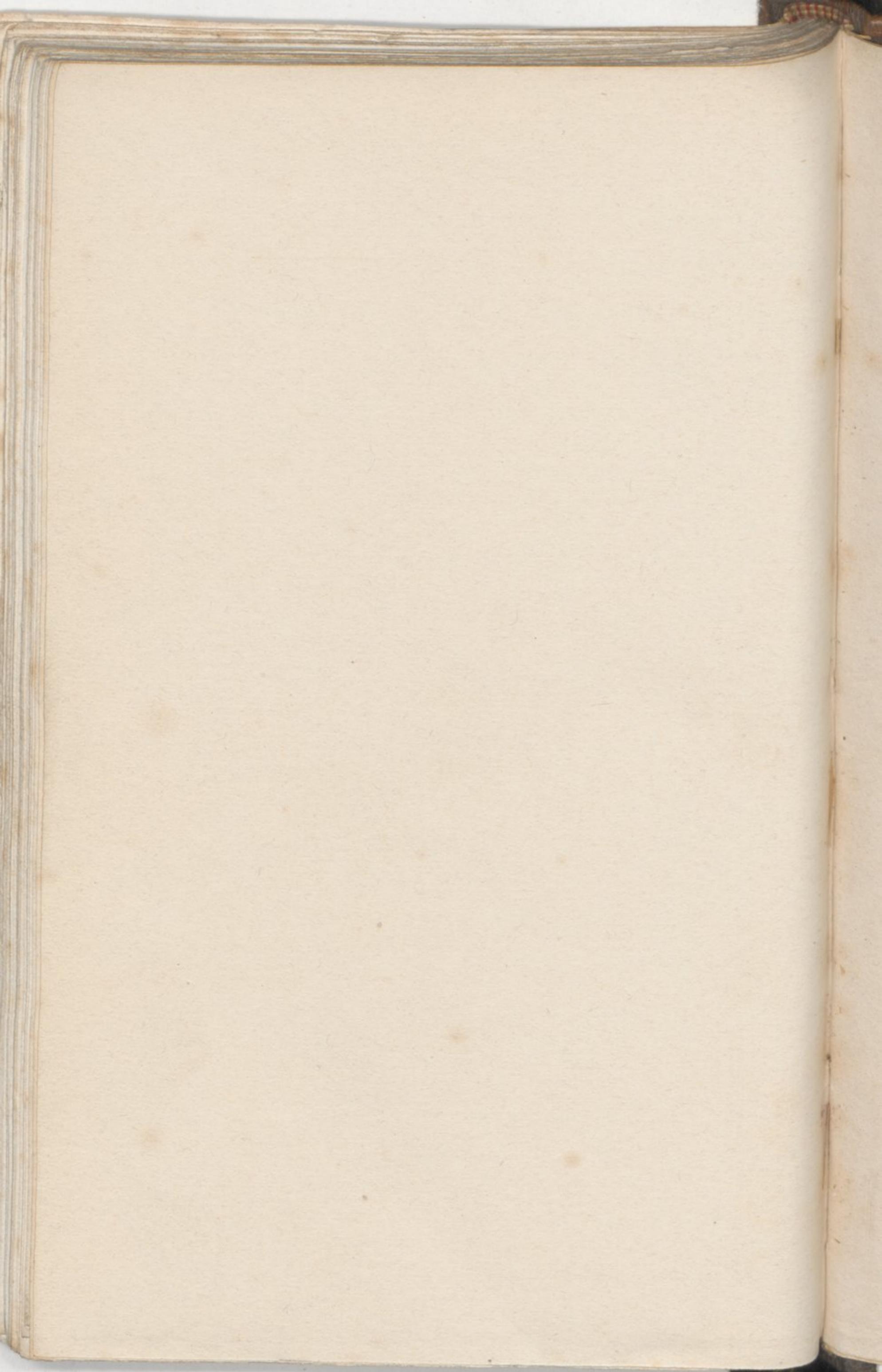
Manière de faire marcher un cheval sans être tenu. 119

FIN DE LA TABLE









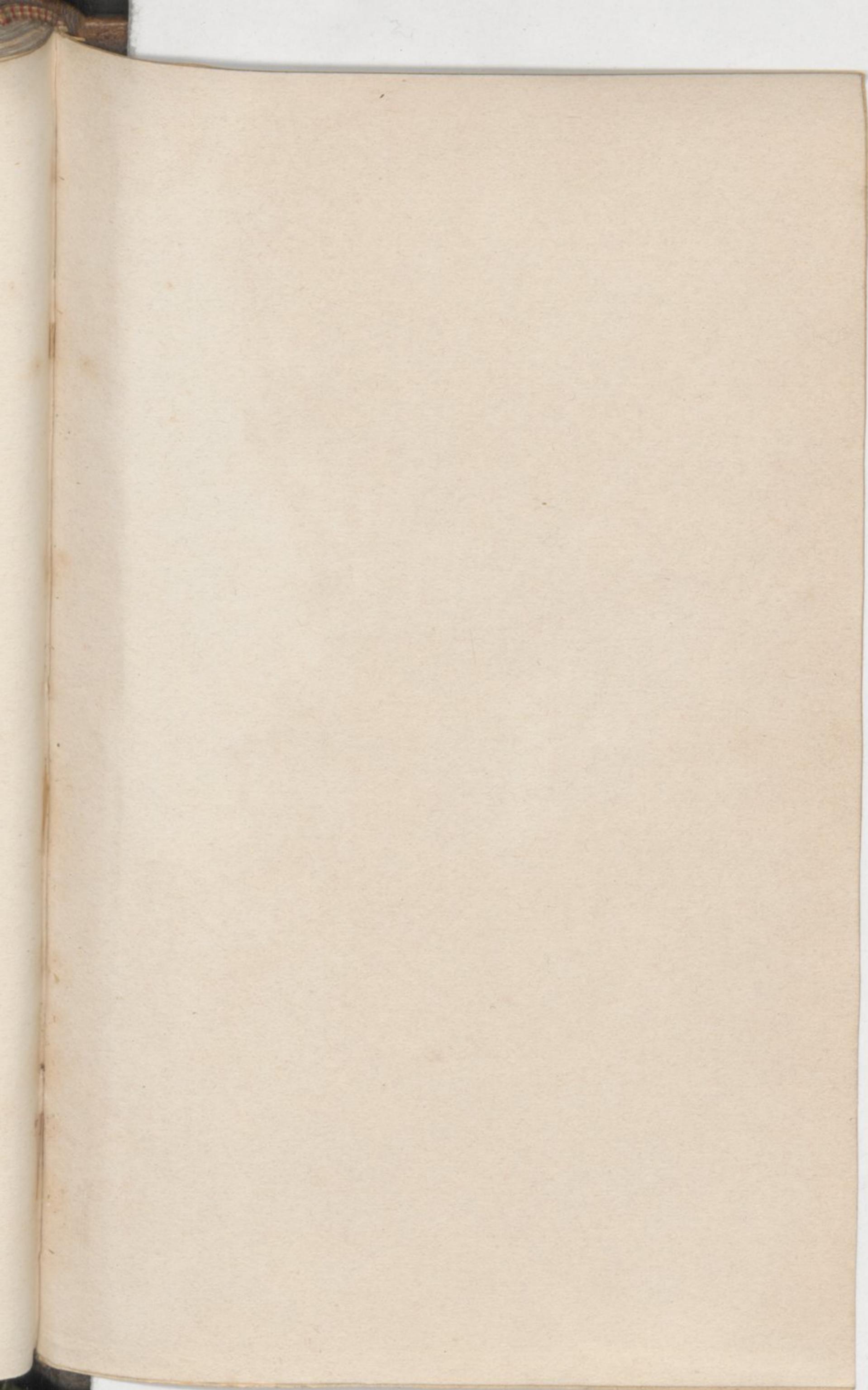








TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE

INTRODUCTION

Principes fondamentaux de ma théorie, fondés sur l'étude des particularités de la nature du cheval

Comment il faut s'y prendre pour aller chercher le cheval au pâturage

Comment faire entrer le cheval à l'écurie sans difficulté

Un moment de réflexion

Du licol

Observations sur le cheval

Expérience

De l'habitude qu'a le cheval de flairer

Opinion de la majorité des hippiatres

Du système de Powell pour approcher un jeune cheval

Remarques sur le système de Powell. - Moyen de gouverner des chevaux de toute espèce

Conduite à tenir avec un cheval rétif

Placement du licol

Manière de mener le cheval en main auprès d'un cheval dressé

Moyen de faire entrer un cheval à l'écurie et de l'y attacher

Du mors et de la manière d'y accoutumer le cheval

Manière de seller le jeune cheval

Manière de monter sur le cheval

Manière de conduire le jeune cheval

Manière d'apprendre à un cheval à bien tenir la tête

Manière de conduire à la voiture un cheval vicieux ou difficile

Moyen de faire tirer les chevaux qui s'y refusent

Manière de dresser un cheval au harnais

Manière d'atteler un cheval au tilbury (sulky)

Manière de faire coucher un cheval

Moyen d'apprendre au cheval à vous suivre

Moyen d'apprendre à un cheval à rester tranquille sans être tenu

FIN DE LA TABLE.